

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

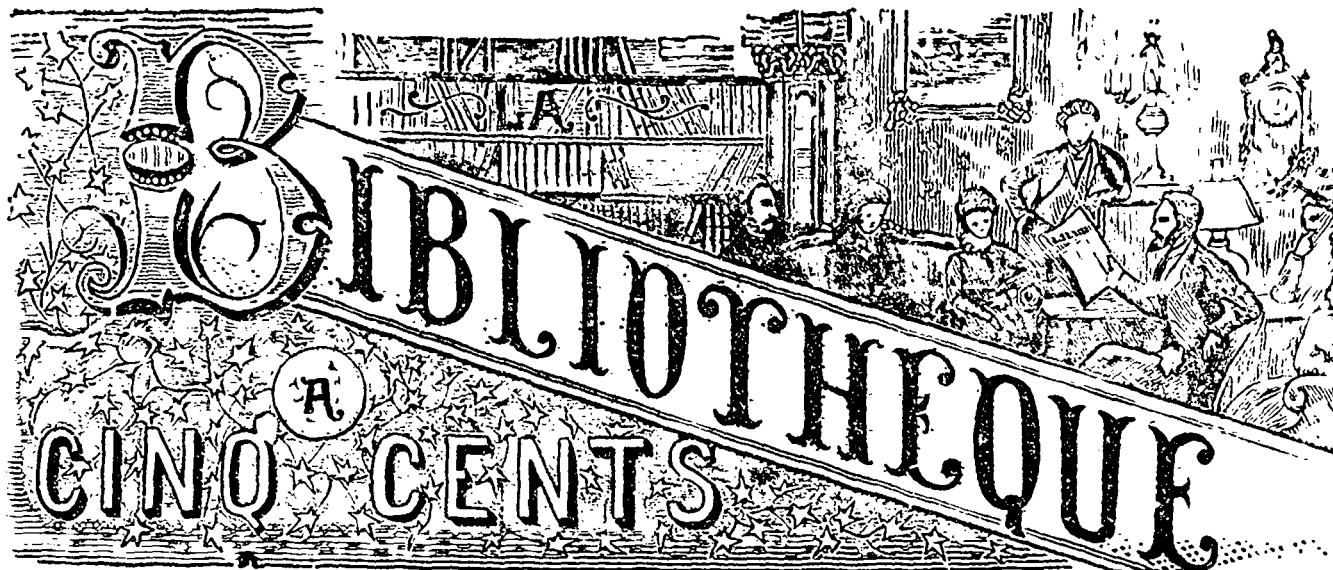
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



BIBLIOTHEQUE
CINQ CENTS

Publiée par FOIREM, BRESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 6

CHOUANS ET REPUBLICAINS 4^{ME} PARTIE DE VŒU DE HAINE
PAR ERNEST CAPENDU



Deux ombres se dessinaient dans la nuit claire..... (page 2)

CHOUANS ET REPUBLICAINS !

(Quatrième Partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu)

I

L'ATTENTE.

—La mer, dit le paysan kernewote dans son sauvage et énergique langage, la mer est une vache qui met bas pour nous : ce qu'elle dépose sur son rivage nous appartient.

Cette maxime est la raison d'être des horribles drames accomplis si fréquemment sur les côtes de la Cornouailles.

La civilisation, il est vrai, a fait disparaître ces abominables coutumes, mais sans détruire, parmi des populations entières, la pensée que les débris du naufrage sont leur propriété.

Au reste, il n'est peut-être pas de côtes dans l'univers sur lesquelles le naufrage soit aussi fréquent que sur le littoral de la Bretagne et dans la partie surtout formant l'extrémité de la presqu'île et qui s'étend de Penmarc'h au Conquet ; les tempêtes y sont pour ainsi dire incessantes dans la saison d'hiver. C'est qu'aussi, sur cette terrible côte, les écueils touchent les écueils, et un canot, par un temps calme, peut naviguer des heures entières sans trouver un point pour atterrir ; partout des pointes saillantes ou des falaises à pic.

En écrivant *Marco le Malouin*, je me suis efforcé de donner une description aussi exacte que possible de la partie sud de cette côte, celle de la Torche, de la tête de Cheval (Penmarc'h) ; j'ai essayé de décrire ce tableau, l'un des plus effrayants que l'imagination puisse concevoir ; j'ai dit comme aux jours d'orage les hurlements des flots sont si affreux qu'on les entend à plus de trois lieues dans l'intérieur des terres.

Eh bien ! de Penmarc'h à la pointe du Camaret, en remontant par la baie d'Audierne et celle de Douarnenez, l'aspect du pays est aussi terrible et aussi sauvagement poétique. Que s'est-il accompli sur cette côte hérissée de brisants ? Les légendes essayent de le raconter, mais Dieu seul pourrait le dire.

Chaque rocher a son nom, son histoire, sa plainte ; chaque caverne a sa légende funèbre et si, parmi les rochers, ceux de Penmarc'h tiennent le premier rang, parmi les cavernes, les grottes de Crozon sont les plus renommées. Ces grottes, ouvertes sur la mer et pratiquées dans la falaise même, sont en assez grande quantité, mais quatre seulement sont praticables à la marée basse ; les autres ne le sont en aucun temps.

Ces grottes, qui ont jusqu'à quarante pieds d'élévation, sont incessamment baignées par la mer. A l'heure du reflux, on peut y pénétrer avec des embarcations légères ; mais à l'heure du flux la vague se précipite dans ces excavations avec une fureur telle que l'accès en devient impossible. Ceux qui se sont laissés surprendre par la marée haute périssent là, sans secours, infailliblement.

A la fin du dernier siècle, où la superstition n'avait pas été combattue par l'influence civilisatrice du premier Empire, les grottes de Crozon étaient réputées dans toute la Bretagne pour servir de résidence aux démons et aux poulpicans.

Pas un pêcheur n'eût osé s'aventurer dans ces grottes où n'habitent que les cormorans, les goélands et les mouettes.

On comprend combien, dans une guerre civile, de pareilles excavations sous-marines pouvaient devenir utiles ; cependant personne n'avait jamais songé à les employer jusqu'au jour où M. de La Préalaye avait pris le commandement du pays.

Un soir, en s'arrêtant dans le cromlec'h de Kerlof élevé dans la plaine formant la crête de la falaise, le marquis découvrit par hasard un passage secret faisant communiquer ce cromlec'h avec les grottes.

Passage et secret devaient dater des druides. Cette découverte était des plus précieuses à une époque où les bleus envahissant la Bretagne, les cachettes sûres devenaient de jour en jour plus rares et plus difficiles.

M. de La Préalaye était accompagné d'Yvanec quand il fit cette singulière découverte. Il fut convenu qu'à partir de cette heure ces grottes, avec lesquelles on pouvait communiquer désormais par la terre ferme, serviraient d'entrepôt à l'armée

royaliste et que le fermier aurait seul le secret de ce dépôt. Pour mieux détourner les soupçons, il fut convenu qu'on répandrait partout le bruit que les dépôts étaient faits à la ferme même. Les chefs principaux surent seuls la vérité, mais personne que le marquis et Yvanec n'eurent connaissance du secret.

Le cromlec'h de Kerlof était situé à une assez longue distance de la ferme ; il dessinait dans la nuit, sur le ciel noir, les lignes sèches et arides de sa construction de tombeau.

Il y avait une heure que les scènes racontées dans les précédents chapitres avaient eu lieu à la ferme de Crozon.

Deux ombres se dessinaient dans la nuit claire à quelques pas du cromlec'h, dissimulées à demi derrière un bouquet de bois aux branches dénudées.

C'étaient deux hommes, l'un de haute taille, appuyé sur son fusil, l'autre extrêmement mince, petit et fluet. Tous deux avaient le corps à demi ployé en avant, la tête penchée dans la position de chasseurs à l'affût.

—Je ne l'entends plus, Algaric, dit l'un après un long silence.

—C'est que le cromlec'h était désert, monsieur le comte, répondit le folgoat.

—A moins qu'il n'ait été frappé sans avoir eu le temps de pousser un cri.

—Cela se peut, mais cependant c'est peu probable, Yvanec se trouvait sur le qui-vive en s'avancant.

—Alors, il faut attendre.

—Si nous avançons ?

—Non, les ordres du marquis sont formels. Personne autre qu'Yvanec ne doit connaître le secret des grottes sous peine de mort et pas même moi, son ami, moi, d'Almoy, en qui il a toute confiance, je ne puis connaître ce secret !

Algaric étouffa un soupir.

—Attendez, dit-il, mais nous perdons un temps précieux.

—Pourquoi ! il n'y avait rien pour cette nuit. Les soldats ne sont pas revenus sur ces côtes, ils n'ont pas encore dépassé le fort du Camaret.

—Oui, mais il y a des bleus dans les genêts et j'ai laissé Séverin en embuscade.

—Qu'importe ! le secret des grottes avant tout.

—Puis il manquait des gars au rendez-vous.

—Qui donc ?

—Kervern et Kerloch.

—Où sont-ils ?

—On l'ignore. En revenant de la pêche au goémon ils ont disparu et depuis ce moment personne ne les a vus.

—Où sont-ils allés ? que peux-tu supposer ?

—Je ne sais où ils sont allés, c'est pourquoi je ne suppose rien de bon.

—Ecoute, dit vivement d'Almoy en posant la main sur l'épaule de son compagnon, écoute !

Tous deux cessèrent de parler et prêtèrent une attention extrême ; mais rien ne vint troubler le profond silence qui régnait autour d'eux.

—Je me serai trompé, reprit d'Almoy.

—Non, dit Algaric, j'ai entendu.

Et, se couchant presque à plat ventre, le nain se glissa dans les herbes ; d'Almoy demeura immobile, son fusil en arrêt et prêt à faire feu. Un temps assez long s'écoula, puis le folgoat reparut.

—Tu t'étais trompé, dit d'Almoy.

Algaric secoua la tête.

—Vous devez le croire, et je devrais le croire aussi, répondit-il.

—Ah ! dit le comte, cette fois, j'entends un bruit de pas, mais c'est dans le cromlec'h.

—C'est Yvanec !... Faut-il rester ?

—Oui, s'il s'étonne de ta présence, je dirai que tu as passé dans les genêts et que je t'ai empêché de pénétrer dans le cromlec'h.

Il n'achevait pas qu'Yvanec apparaissait sur le seuil de la

caverne factice. Le fermier tenait son fusil à la main ; il marcha droit vers les deux hommes sans paraître remarquer la présence du folgoat.

Le vieillard avait le front calme, le regard assuré.

II

L'OMBRE.

Yvanec s'était avancé avec cette dignité qui lui était particulière ; d'Almoy l'attendait, moins comme un homme désireux d'apprendre que comme un chef se défiant de l'agent suspect.

— Monsieur le comte, dit le fermier, êtes-vous bien certain que ce que vous avez vu n'est pas le résultat d'une illusion trompeuse ?

— J'ai vu et entendu, dit froidement d'Almoy.

— Vous avez vu des hommes sortir du cromlec'h, et vous avez supposé qu'ils avaient le secret des grottes.

— Quoi !... Rien n'a été touché ?

— Rien absolument.

— Tu en es sûr ?

— J'en réponds sur ma vie... D'ailleurs... je suis le gardien de ces trésors.

— Cependant, reprit le comte, j'ai vu... j'ai entendu... je ne puis douter !...

— Ah ! dit Algaric en s'avancant, il faut des preuves ! La terre est détrempée, les hommes étaient nombreux, nous pourrions suivre leurs traces.

Et avant de recevoir une réponse, le nain fouilla dans le sac qu'il portait en bandoulière, et en tira une lanterne qu'il alluma ; baissant cette lanterne vers la terre, il se mit à examiner attentivement le sol ; d'Almoy et Yvanec le suivirent.

— Voyez, voyez, dit le folgoat, voici les traces qui commencent, des pas d'hommes, des pas nombreux, imprégnés dans la boue demi-séchée, tous dans la même direction, tous la pointe vers le nord... Oh ! ils n'hésitaient pas sur la route à suivre.

— Cela est vrai, dit d'Almoy.

— Ici les pas se perdent, la mousse commence. Revenons vers le cromlec'h. Là !... doucement.

Et avec une véritable sagacité de sauvage le folgoat conduisit ses compagnons, leur faisant relever attentivement toutes les traces.

Plus on se rapprochait du cromlec'h, plus les empreintes de ces traces étaient visibles et nombreuses ; sur le seuil du monument druidique, la terre était tellement foulée qu'on ne distinguait plus rien.

— Ici, il y a eu hésitation, reprit Algaric, beaucoup se sont arrêtés à cette place.

— Au moment du départ, c'est bien cela, dit d'Almoy.

Le folgoat continua son inspection.

— Voyez, dit-il, autour du cromlec'h pas une seule trace de pas : toutes sont concentrées sur le seuil et toutes suivent la même direction. Donc ces hommes ne sont pas entrés dans le cromlec'h, mais au contraire ils en sont tous sortis, cela est de toute évidence.

— Oui, dit le comte.

— Maintenant, remontons ces traces et entrons dans le cromlec'h.

Algaric s'avança lentement, projetant sur le sol qu'il inspectait la lumière de sa lanterne ; les deux hommes le suivaient ; d'Almoy avec une attention extrême, Yvanec avec un froncement de sourcils convulsif.

— Dans l'intérieur, le sol est sec, dit Algaric. Mais cependant, tenez, ici, à gauche, sur les cendres du foyer allumé par M. le comte, ce tantôt, voici encore des traces, et ces traces se rapprochent de la paroi du cromlec'h... là, toujours à gauche... et...

Algaric s'interrompit en poussant un léger cri.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

Il se baissa rapidement, écarta les cendres et parut ramasser un objet sur le sol. Approchant sa lanterne, il fit porter la lumière sur cet objet qu'il tournait et retournait dans sa main droite.

— Une boucle de soulier de femme, dit vivement d'Almoy. Yvanec, qui s'était penché aussi pour regarder, ne put retenir une sourde exclamation ; le folgoat releva vivement les yeux et les fixa sur le fermier.

— C'est une des boucles de soulier de mademoiselle Jeanne, qu'elle a achetées au dernier pardon de Telgruc : dit Algaric ; je la reconnais maintenant, c'est la mère de Pierre le Gury qui les lui a vendues.

D'Almoy regarda attentivement le vieux fermier.

— Tu vois et tu entends, dit-il ; qu'as-tu à répondre ?

— Rien, dit Yvanec avec un double éclair dans les prunelles. Si ma fille est coupable, si elle a mérité la mort, elle mourra.

— Mais, s'écria Algaric comme obéissant à une inspiration subite, si la boucle de soulier a été perdue là, à cet endroit où sont encore toutes les traces des pas, c'est que c'est là que doit être le secret du...

Le bruit sec d'une batterie de fusil que l'on armait brusquement interrompit le folgoat qui se jeta de côté ; un canon lui-même s'abaissait dans la demi-teinte ; Algaric bondit en jetant violemment sa lanterne qui se brisa et s'éteignit, et il disparut par l'ouverture donnant sur la campagne. Un coup de feu retentit au même instant, et une balle siffla dans l'espace.

— Tu l'as manqué ! dit froidement d'Almoy.

Le fermier releva son arme fumante.

— Je n'ai jamais manqué deux fois le but, répondit-il.

— Bah ! cet homme peut nous être utile, laisse-le vivre.

— La mort à quiconque tenterait de pénétrer le secret des grottes ! s'écria Yvanec ; ce sont les paroles de M. le marquis, et j'ai juré sur l'Évangile d'obéir aveuglément, sans restriction.

— Même et surtout quand il s'agirait d'une personne liée à toi par le sang ? ajouta le comte.

— Oui, dit le fermier.

— Alors, Yvanec, reprit d'Almoy après un silence, que te reste-t-il donc à faire maintenant ?

— Mon devoir ! Je n'y faillirai pas, monsieur le comte... Le coupable, quel qu'il soit, sera puni, et je le livrerai à mes chefs, en les suppliant de ne pas faire grâce.

En achevant ces mots, Yvanec jeta son fusil sur son épaule et quitta le cromlec'h.

Le comte, demeuré seul, suivit de l'œil le fermier aussi longtemps que l'obscurité de la nuit le lui permit. Relevant alors son arme sur laquelle il s'appuyait, il quitta à son tour le cromlec'h et s'avança dans la campagne.

— Ces hommes n'ont rien pris, murmura-t-il en répondant à ses propres réflexions. Comment cela se fait-il ? Est-ce donc possible ? Yvanec n'a-t-il pas voulu essayer de me tromper pour sauver sa fille ? Que croire ?

D'Almoy demeura absorbé dans ses réflexions, puis relevant la tête :

— Il faut que les gars veillent maintenant nuit et jour autour du cromlec'h, reprit-il. Dans tous les cas, cela est plus prudent... Cette nuit, j'enverrai Jambe-d'Argent au marquis.

D'Almoy était alors près du bouquet de petit bois qui avait joué un si grand rôle dans la scène à laquelle il avait assisté en cherchant son portefeuille.

Se faisant un porte-voix de ses deux mains, il fit entendre par trois fois le cri de la chouette.

Pour réunir les deux mains de chaque côté des lèvres, il avait été obligé de laisser glisser son fusil qu'il maintenait avec le haut du bras. Au moment où, après le troisième cri poussé, il demeurait attentif, écoutant si la réponse arrivait à son appel, un léger froissement de branches retentit sur la droite, et une ombre rapide, légère, surgissant tout à coup, bondit en avant dans la plaine, courant vers les genêts.

Surpris, d'Almoy demeura un moment interdit, mais ce moment d'hésitation fut extrêmement court. Se précipitant, le fusil haut, il quitta le bouquet de petit bois.

A vingt-cinq pas au plus en avant, en dépit des ténèbres qui, au reste, n'étaient pas épaisses (il faisait froid et la nuit

était ce qu'on nomme une nuit claire), il distingua nettement une ombre glissant rapidement sur le sol.

Cette ombre légère, diaphane, pour ainsi dire, avait quelque chose de fantastique. Il était impossible de distinguer ses formes, enveloppées dans une sorte de voile nungoux.

D'Almoy avait fait toutes ces réflexions avec une rapidité merveilleuse. Enlevant rapidement son fusil, il coucha en joue l'ombre qui allait atteindre les genêts... Le comte était un excellent tireur, et jamais d'ordinaire il ne manquait le but qu'il se proposait.

Visant avec soin, il commença à appuyer son doigt sur la gâchette avec cette lenteur et cette précision qui font le tireur émérite... L'ombre qu'il voulait atteindre était au bout de son fusil... Encore un quart de seconde, et une victime était faite...

Tout à coup un sifflement aigu retentit avant que le fusil ne fit feu, et M. d'Almoy, poussant un cri de douleur, lâcha son arme qui tomba et partit en touchant le sol, mais la balle s'égarait dans l'espace...

Le comte poussa un rugissement de colère : une pierre, lancée avec une vigueur et une adresse tenant du miracle, venait de lui écraser deux doigts de la main droite.

III

DAME DOROTHÉE.

—Comment, comment, ma chère et bonne demoiselle, vous ne connaissez pas la belle complainte de la ville d'Is ? Saint Médéric et saint Paterne ! qu'est-ce que vous connaissez donc alors ? mais il y a une légende là-dessus ! Ah ! saint Éric et saint Ildebert, patrons des cordiers ! mais vous n'êtes donc pas Bretonne pour ignorer pareille chose ? Heureusement que me voilà ! Je sais tout cela par cœur, car ce n'est pas pour dire, il y en a peu dans la Cornouailles qui aient aussi bonne mémoire que votre servante et qui racontent aussi facilement. Au reste, quand je dis la Cornouailles, je ne crains ni ceux du Tréguier ni celles du pays de Laon, et sainte Barbe et sainte Sidonie savent pourtant si j'en tire profit pour m'en faire gloire, car je veux bien être...

—Dame Dorothee, voulez-vous me passer la petite bouilloire qui est là devant le feu ?

—Volontiers !... Ah ! qu'est-ce qu'il y a là-dedans, sans curiosité, Catherine ?

—C'est de la fleur de mauve.

—Jour de ciel ! elle ne vaut rien. Ah ! si vous pouviez sentir celle que j'ai à Telgruc ! Un bouquet ! un vrai bouquet !

—Véronique, presse de l'autre côté ; tu m'aideras à la soutenir.

—Oh ! merci, ma bonne sœur, merci, ma chère Catherine ! Je vais mieux ! Ne te donne pas tant de mal...

—Tu te sens mieux ? Tu es encore bien pâle, Jeanne !

—Ah ! qu'est-ce que vous voulez, mon enfant ? Cette excellente petite là a failli boire un coup à la grande tasse, comme on dit dans les villes, et, vous comprenez, ça vous secoue le tempérament.

Cette scène avait lieu dans la salle de la ferme, une demi-heure environ après qu'Yvan s'était éloigné pour se rendre au cromlech de Kerlof. Il nous faut donc retourner un peu en arrière.

Jeanne était toujours étendue sur son lit ; Catherine veillait auprès d'elle avec l'infatigable sollicitude d'une sœur aînée dont le cœur déborde de tendresse. A quelques pas en arrière se tenaient deux servantes, les deux filles de basse-cour, les compagnes des infortunées Ninor'h et Mariic.

Allant, venant, trotinant, se poussant, remuant et parlant surtout et sans cesse, l'épicière-faïencière-mercière de Telgruc animait le tableau avec une verve et un entrain sans pareils.

Tandis que Jeanne, soutenue par Catherine et Véronique, buvait à petites gorgées l'infusion préparée, Dorothee s'était rapprochée de la cheminée, relevant le bord de ses jupes pour mieux présenter ses jambes à la flamme :

—Et dire, fit-elle avec une contorsion dans les traits du

visage, et dire que tout cela est arrivé par la faute de cette Mary-Morgan du Hulgont et qu'une digne créature du bon Dieu comme la chère demoiselle a failli mourir, parce que la Mary-Morgan chantait sur la falaise.

—C'est donc une Mary-Morgan ? dit l'autre servante en joignant les mains.

—Si c'est une Mary-Morgan, la petite à Philopen ! Aussi vrai qu'il est poulpican, et que saint Médéric et saint Ephrem me préservent de sa rencontre !

—Amen ! dirent les deux servantes en se signant.

—Quoi ! dit Jeanne en se penchant sur sa couche, la compagnie de Philopen est une Mary-Morgan ?

—Oui, répondit Dorothee, on ne le savait pas, mais on l'a appris en allant consulter la *groach* (naiade) de Saint-Gildas qui a dit que c'était sa cousine. C'était la fille de Kerrolot, celui qui était si fort qu'il a attaché le diable aux poulvans de Luvvaux.

—Oh ! dit Jeanne avec un soupir, pauvre Ninor'h ! pauvre Mariic ! La Mary-Morgan les aura entraînés. Le folgoat avait raison. Pourquoi ai-je donné un pain à Philopen ?...

En ce moment, un hurlement prolongé retentit au loin.

—C'est le chien de Le Caër, dit Véronique.

—Le Caër ? répéta Catherine ; mais il était le promis de Mariic.

—Aussi le pauvre gars n'avait-il pas voulu quitter la plage, ajouta Dorothee. Ah ! saint Fiacre et saint Abdon, quelle douleur il montrait ! Il pleurait tant que les yeux lui en tomberont.

—Véronique ! dit Jeanne, appelle Le Caër ; je veux le voir.

—Non, non, dit vivement Catherine, ces souvenirs te feront mal.

—Je veux le voir ! répéta Jeanne.

Sur l'ordre de sa jeune maîtresse, la servante s'était élancée vers la porte, mais le cri de Catherine l'avait retenue. Véronique demeurait, hésitant et interrogeant alternativement du regard les deux filles de son maître.

Ce moment fut court : un second aboiement, très rapproché, retentit, et presque aussitôt la porte de la salle fut violemment ouverte. Un homme, le visage enflammé, l'œil ardent, se précipita.

—Le Caër ! crièrent les femmes.

Le paysan s'arrêta un instant au milieu de la pièce ; puis il courut vers le lit dans lequel s'était étendue Jeanne, et, se laissant glisser à deux genoux, il saisit l'une des mains pendantes de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec un respectueux empressement. Des larmes s'échappaient des yeux du gars et mouillaient le lit.

Tout cela s'était accompli avec une rapidité telle que pas une des assistantes n'avait eu le temps de faire un mouvement, de formuler une interrogation, de jeter un cri.

Catherine, Dorothee, les deux servantes demeuraient muettes d'étonnement, Dorothee surtout écarquillait ses petits yeux et ouvrait démesurément sa grande bouche.

Jeanne, en voyant le gars, avait poussé un cri sourd et elle avait fait un mouvement comme pour se jeter en avant.

Perchée vers le jeune homme qui lui baisait les mains et pleurant, avec de rauques sanglots, elle fixait sur lui des yeux ardents.

—Ah ! dit enfin Le Caër entre deux soupirs, Dieu est bon ! il me permettra de mourir pour vous ; oui, pour vous qui l'avez sauvée.

—Sauvée ! s'écria Jeanne ; qui donc ?

Le Caër releva la tête et regarda la jeune fille.

—Qui ? répéta-t-il ; mais elle... Mariic.

—Mariic est sauvée ? s'écrièrent à la fois toutes les femmes.

—Et Ninor'h ? demanda Véronique.

—Ninor'h aussi, répondit le Caër.

Les quatre femmes, Dorothee en avant, entouraient le gars et l'enserraient près du lit, le criblant d'interrogations, de questions ; mais, à toutes ces questions, Le Caër n'avait qu'une réponse :

—Elle ! elle ! disait-il.

Sa main étendue désignait Jeanne qui, la tête renversée et les yeux levés vers le ciel, paraissait en proie à une sorte d'extase.

Personne ne comprenait ; les quatre femmes se regardaient avec une expression d'ébahissement profond. Enfin Jeanne parut revenir à elle ; d'un geste à la fois impérieux et caressant, elle écarta celles qui l'entouraient et fit signe à Lo Caër de s'approcher plus près d'elle.

Les quatre femmes, obéissant à une influence dont évidemment elles ne se rendaient pas compte, reculèrent. Jeanne se pencha vers Lo Caër.

—Où sont-elles ? demanda-t-elle à voix basse.

—En sûreté, répondit le paysan ; et Mariic m'a dit de vous remettre ce billet, mademoiselle.

En parlant ainsi, le Caër faisait glisser un petit papier qu'il prit dans la manche de sa veste, et il le tendit à la jeune fille. Celle-ci poussa une sorte de gémissement sourd, prit le papier et l'ouvrit d'une main tremblante. Tout à coup elle devint d'une pâleur telle que Catherine, effrayée, s'élança vers le lit.

En cet instant, le cri de la chouette retentit dans la campagne ; puis des détonations rapides lui succédèrent et tout se tut.

Les femmes demeuraient muettes et effrayées. Le Caër s'était redressé vivement en prêtant une oreille attentive. Jeanne fit un effort et repoussa Catherine qui cherchait à la retenir.

—Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle ; il faut que j'aïlle... il faut que je sorte... N'as-tu pas entendu ? il va mourir ; il va... Je...

Catherine posa vivement la main sur la bouche de Jeanne ; la porte venait de s'ouvrir. Yvanec entra dans la salle ; mais s'arrêtant aussitôt et posant son fusil dans un angle :

Catherine, dit-il, viens avec moi.

Catherine hésita, cependant elle fit un pas en avant ; mais elle se retourna vivement vers le lit de Jeanne.

La jeune fille était renversée, le corps en arrière, les yeux fermés, les mains contractées, les doigts crispés. Elle venait de s'évanouir.

Yvanec avait laissé la porte ouverte.

—Viens, Catherine ! répéta-t-il.

Et il quitta la salle ; Catherine le suivit. Dorothee les regarda sortir en joignant les mains.

—Ah ! saint Eloi et saint Pacôme ! dit-elle, que se passet-il donc ici ? Et moi qui devais retourner demain à Telgruc. Ah ! pour ça non, par exemple, je reste !

IV

LA LETTRE.

Quand Yvanec et Catherine furent dans la cour, le fermier entraîna sa fille vers la grange. Catherine obéit, se laissant conduire sans prononcer une parole, sans oser évidemment formuler une interrogation.

—Fille, dit le fermier d'un ton grave, où est la lettre que Pierre le Gury a rapportée de Tréhu ?

Catherine tressaillit sans répondre.

—Cette lettre qu'il a trouvée près de ce cadavre ? continua le vieillard.

Catherine ne répondit pas encore.

—Eh bien ! cette lettre ? dit encore Yvanec avec impatience.

—Père... balbutia la jeune fille.

—Où est-elle ? Réponds donc !

—Père, faut-il donc braver vos ordres ? Vous m'avez défendu, quoi qu'il arrive, de ne jamais vous parler de cette lettre.

—Maintenant, je te l'ordonne.

—J'ai juré.

—Je te délire de ton serment, car ce serment tu l'as fait sur mon ordre.

—Mon père !

—Cette lettre, Catherine, où est-elle ?

L'intonation avec laquelle furent formulées ces paroles était tellement impérieuse, et décelait si bien une colère terrible mal contenue et prête à éclater, que Catherine baissa le front en poussant un soupir.

Entr'ouvrant son justin, elle détacha, sous un pli de l'étoffe, un carré de papier qu'elle présenta à Yvanec. Celui-ci le prit, et, faisant signe encore à sa fille de le suivre, il longea le bâtiment des communs et atteignit un hangar sous lequel s'ouvrait une porte basse communiquant, par trois marches s'enfonçant dans le sol, avec l'un de ces caveaux-celiers si communs en Normandie et en Bretagne.

Yvanec prit une lanterne placée dans un coin, l'alluma, ouvrit la porte du caveau et dit à Catherine d'y descendre.

Quand tous deux furent dans ce sous-sol encombré d'énormes tonneaux, le fermier posa sa lanterne sur l'un d'eux et se tourna vers sa fille :

—Lis ! dit-il.

Un changement s'était opéré dans l'expression de physionomie de la jeune fille ; ses traits étaient altérés, son teint décomposé, ses lèvres blanches, ses mains frissonnantes... Elle ne parut pas avoir entendu l'ordre donné par Yvanec.

—Lis donc ! reprit celui-ci.

Catherine soupira. Le vieillard ouvrit le papier qu'il tenait et le présenta à sa fille en ayant soin de disposer la lanterne pour que les rayons tombassent sur le papier.

—Je t'écoute ! reprit-il.

Catherine releva lentement la tête, puis, d'une voix brisée, elle commença sa lecture, s'arrêtant à chaque ligne et semblant à toute minute être sur le point de refuser de continuer.

Voici ce que contenait cette missive dont le papier froissé, jauni, et l'encre passée, attestaient l'ancienneté :

— Lorsque vous recevrez cette lettre, ou je serai mort ou j'aurai quitté la France et même l'Europe pour n'y jamais revenir ; dans tous les cas, je n'existerai plus pour vous... "

Catherine s'arrêta pour essuyer les larmes qui mouillaient son visage et obscurcissaient ses regards.

—Continue ! dit Yvanec.

La jeune fille reprit :

— Dieu m'est témoin que je n'emporte avec moi ni souvenir de ce qu'il faut que j'oublie, ni espoir de vengeance pour l'avenir... Il est une heure que j'ai rayée de ma vie ; elle n'existe plus, elle n'a jamais sonné.

— Je pars l'âme déchirée, mais la conscience pure. On a dit que j'ai trahi une cause que je n'ai jamais voulu servir, on a menti. Je n'ai jamais trahi, et ceux-là même qui m'ont accusé le savent bien, mais il fallait une victime et le hasard a fait tomber le choix sur moi !

— Que Dieu pardonne comme je pardonne et qu'il m'accorde bientôt le calme et le repos éternels !... "

Catherine s'était arrêtée de nouveau, ne pouvant continuer ; l'émotion la gagnait si violemment que les paroles ne sortaient plus de ses lèvres. Un long silence régna dans le caveau.

Yvanec, cette fois, ne pressa pas sa fille de poursuivre sa lecture : il paraissait absorbé dans un flot de pensées tumultueuses, telles qu'il n'avait plus conscience de la situation présente.

Catherine contenait ses larmes : se détournant avec un mouvement furtif, elle porta la lettre à ses lèvres et elle baisa l'écriture avec une expression d'amour et de douleur impossible à rendre.

—La date de cette lettre ? demanda encore Yvanec.

—Décembre 1793, répondit Catherine.

—Oui, reprit Yvanec en secouant la tête et en répondant évidemment à ses pensées. Il y a six ans...

Puis après un nouveau silence beaucoup plus long que le premier :

—Faut-il donc croire ce que Jeanne a dit ? reprit-il.

V

LE GOUVERNEUR DE DANQU.

Rien ne manquait au côté poétique de la Bretagne ; elle a

tout, même sa ville morte, sa Pompéï que peut-être la mer, en se retirant un jour, permettra d'explorer et que l'on retrouvera alors sous la vase et sous les algues marines, comme on a retrouvé l'autre sous la cendre et les couches de lave.

Effectivement, à l'extrémité sud de la baie de Douarnenez, un peu au-dessus de la pointe du Raz et de Plogoff on aperçoit dans les basses marées, à quinze ou vingt pieds sous l'eau, des pierres druidiques rangées symétriquement, les ruines, des autels : c'était là que s'élevait jadis la fameuse cité d'Ys, l'ancienne capitale de la Cornouaille, engloutie un jour par la mer.

Aujourd'hui, il faut l'avouer, il est difficile de suivre les traces de cette puissante cité, car le sol maritime monte et les indices disparaissent progressivement ; mais au seizième siècle le chanoine Moreau déclare avoir vu de ses yeux une vaste enceinte de cailloux maçonnés, en forme de carré long, près de laquelle on trouvait en fouillant la terre (ce qu'on pouvait faire alors) des urnes cinéraires, des sarcophages en pierre d'une haute antiquité.

Le chanoine déclare en outre avoir vu deux longues voies pavées se dirigeant l'une vers Quimper, l'autre vers Cahain.

À l'égard de l'existence de cette ville d'Ys, le savant voyageur Cambry rapporte, de son côté, que les pêcheurs, à quatre ou cinq brasses dans la mer, près de la côte, peuvent suivre avec leurs ancres des murs d'un grand développement et que, dans les fortes tempêtes, quand les sables sont soulevés par l'ouragan, on aperçoit au fond de la baie de larges troncs d'ormeaux d'une couleur noire et dont la position a une apparence de régularité.

D'autres savants prétendent que toute cette ancienne cité, dont l'étendue était immense, occupait l'emplacement entier de la baie de Douarnenez, et les légendes du pays ajoutent que les récifs de la baie ne sont même pas autre chose que les édifices de la ville submergée. Ce qui a donné lieu à ces suppositions et servi de base à ces légendes, c'est que si les ruines d'Ys sont apparentes au fond de la mer depuis Plogoff jusqu'à la pointe de Brézellec, on en retrouve encore des traces de l'autre côté de la baie au cap de la Chèvre, près de cette petite anse nommée *Tout-ar-Dahut* (gouffre de Dahut).

Or, s'il faut en croire le récit des anciens, Dahut était le nom de la femme dont les crimes ont attiré sur elle la colère du ciel.

D'après les légendes, c'était dans ce gouffre que Dahut faisait précipiter ceux qu'elle avait aimés.

Dahut était la fille de Gradlon, roi de la Cornouailles. Elle était divinement belle, mais sa méchanceté dépassait encore sa beauté. Dahut, dit toujours la légende, aimait à voir passer au loin les beaux gars qui chevauchaient sur leurs bidets, puis, quand ils étaient passés, elle envoyait courir après eux. Et les gars revenaient, car on leur disait que la fille du roi voulait leur parler. Ils entraient dans le château au moment où se couchait le soleil. Un beau festin était préparé et une musique harmonieuse se faisait entendre. Puis, après les joies de l'orgie que présidait Dahut, les jeunes gens masqués étaient reconduits, mais un ressort caché dans le masque les étranglait, et leurs cadavres allaient se perdre dans l'abîme.

Ici la légende, qui est entrée dans des détails d'une naïveté un peu trop pittoresque pour nos mœurs modernes, jette l'anathème sur la fille du roi et nous apprend que les gémissements entendus sur la côte ne sont autres que les cris des âmes plaintives torturées par la criminelle Dahut, lorsqu'elle leur a refusé impitoyablement toute sépulture chrétienne.

On sait quelle est sur les masses l'influence de la conduite des grands ; aussi la conduite de la trop aimable Dahut avait-elle eu pour résultat d'exciter la débauche générale. Sodome et Gomorre n'étaient que de petites Nanterre à côté d'Ys (toujours au dire de la légende) ; mais à partir de cet instant la vieille chronique, avec son bon sens breton, quitte la voix du fantastique et entre dans celle de l'histoire.

Ys, située sur une plage très-basse, n'était préservée des

flots de l'Océan que par des digues et des écluses fermées par des serrures en fer qu'une même clef ouvrait. Cette clef était d'or massif et ne quittait jamais le chevet du roi.

Un soir, la princesse qui était violemment éprise d'un beau guerrier du voisinage l'invita à souper. Le guerrier soupa, mais quand on voulut lui mettre le masque fatal il tua tous ceux qui se présentaient. Dahut, émerveillée de ces actes de courage, offrit sa main au guerrier ; celui-ci mit une condition *sine qua non* à accepter l'offre faite par la fille du roi : il voulut la clef d'or des digues et des écluses.

Dahut, qui était sous l'empire d'une violente passion, promit ce que voulut le guerrier et se mit à l'œuvre. Elle alla dans la chambre de son père ; le vieux roi dormait.

Mais ici il faut laisser parler la légende bretonne dans toute sa poésie farouche et naïve :

" Or quiconque eût vu le vieux roi sur sa couche eût été rempli d'admiration ;

" D'admiration en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux, blancs comme neige, flottant sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou ;

" Quiconque eût été aux aguets eût vu la blanche jeune fille entrer tout doucement dans la chambre, pieds nus, et s'approcher peu à peu du roi son père, se mettre à genoux près de lui et lui enlever chaîne et clef.

" Toujours il dort... il dort, le roi... quand on entendit un grand cri ;

" — Le puits déborde ! la ville est submergée !... Lève-toi, seigneur roi ; à cheval et loin d'ici ! La mer vient de rompre ses digues ! Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit après l'orgie les portes du puits de la ville d'Ys, cette grande barrière de la mer.

" Forestier ! forestier ! Dis-moi, le cheval sauvage de Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée ? Je n'ai point vu passer dans cette vallée le cheval de Gradlon, je l'ai seulement entendu la nuit... *Trip-trep, trip-trep, trip-trep*, rapide comme le feu."

" Eveillée par saint Guénolé, dont il écoutait ordinairement les conseils, le roi fuyait à cheval, sa fille en croupe, accompagné du saint. Poursuivi par les flots, il allait périr :

" — Roi Gradlon, lui cria Guénolé, si tu ne veux pas périr, sépare-toi du démon que tu portes en croupe ! "

" Gradlon poussa sa fille dans les flots qui se retirèrent sur le champ.

" — As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer peignant ses cheveux blonds comme l'or au soleil du midi, au bord de l'eau ?

" — J'ai vu la blanche fille de la mer, je l'ai même entendue chanter... c'est la Mary-Morgan de la baie... ses chants sont plaintifs comme les flots..."

Ainsi parle la légende. La science qui a constaté la submersion de cette ville, n'y voit qu'un envahissement successif des flots ; mais quoique cette version soit peut-être plus sensée, à coup sûr elle ne sera jamais adoptée par les paysans de la Bretagne.

Le gouffre de Dahut, comme la baie des Trépassés, comme l'Enfer et tant d'autres lieux de la vieille terre armoricaine réputés pour servir d'asile aux âmes errantes, était soigneusement évité des habitants, car à la légende fondamentale venaient s'adjoindre d'autres chroniques qui toutes servaient à augmenter la terreur.

On disait qu'au renouvellement de chaque lune, à minuit sur toutes les côtes de la Bretagne, les pêcheurs de mauvaise vie et qui se souciaient peu du salut de leur âme étaient réveillés par trois coups frappés à leur porte par une main invisible. Alors ils se levaient, poussés par une volonté surnaturelle, ils se rendaient au rivage où ils trouvaient de longs bateaux noirs, qui semblaient vides et qui cependant avaient un fort tirant d'eau. Dès qu'ils étaient entrés dans ces barques, une grande voile blanche se hissait toute seule au haut du mât et les barques quittaient le bord comme emportées par un courant rapide, toutes se dirigeant vers le gouffre de Dahut où elles sombraient... Ces bateaux, ajoutait-on, étaient

chargés d'âmes maudites et ne reparaissent qu'à chaque nouvelle lune pour aller recueillir d'autres âmes et accomplir leur mission, mission qui ne devait avoir pour terme que le jour du jugement dernier.

Qu'y avait-il de réellement vrai dans toutes ces légendes ? Nul ne pouvait le dire, et si un esprit fort eût refusé de croire à leur veracité dans toute son étendue, au moins ne pouvait-on nier l'existence sous-marine de la ville détruite, non plus que les concerts réellement étranges et inexplicables qui, par tous les temps, se faisaient entendre chaque nuit à minuit dans la petite baie et qui redoublaient d'énergie les jours de nouvelle lune.

C'était un bruit réellement fabuleux et qui semblait d'autant plus effrayant que la nuit était plus calme, comme précisément cette nuit où M. d'Almoy, Yvanec et Algaric avaient exploré le fameux cromlec'h des falaises.

Le gouffre de Dahut était voisin de l'endroit où s'ouvrait la caverne. A l'heure où ces trois hommes se livraient à leurs investigations, tout était silencieux, car, par suite de ce phénomène inexplicable pour tous les gens sensés, le bruit infernal ne devait commencer et ne commençait effectivement jamais avant minuit pour se prolonger jusqu'à une heure du matin.

Au moment où Algaric s'était élancé, fuyant devant la colère d'Yvanec, il avait bondi par la porte du cromlec'h, et s'était précipité vers le bouquet de bois... La balle avait sifflé à ses oreilles sans l'atteindre et le nain avait continué plus rapidement sa course.

A deux cents pas environ cependant, il s'était arrêté, et se pelotonant sous un pied de genêts, il avait vu Yvanec quitter à son tour la caverne et s'avancer vivement le fusil sur l'épaule.

Le nain avait épilé le marche du fermier qui se dirigeait droit vers lui. Algaric, en dépit de la nuit, pouvait remarquer l'air de mécontentement qui régnait sur le visage du vieillard. Yvanec avait passé près de lui à le raser, mais ne l'avait pas vu.

Le fermier disparut dans les ténèbres, le folgoat avait attendu encore. C'était alors que M. d'Almoy était sorti du cromlec'h. Algaric attendit toujours sans faire un mouvement ; puis, obéissant à une pensée subite, il s'était élancé en avant.

En cet instant un bruit de branches froissées avait retenti derrière lui ; le folgoat s'était arrêté de nouveau, dissimulant sa petite taille dans l'épaisseur des genêts.

Une ombre rapide avait surgi, bondissant dans les herbes, passant comme un éclair devant le folgoat, pour aller s'enfouir dans l'épaisseur du fourré.

Algaric se glissa comme un serpent, mais l'ombre avait disparu, et il n'entendit plus rien.

— La Mary-Morgan de Philopen ! murmura-t-il. Oh ! il faut que celui-là meure !... il le faut !

Alors, continuant sa course, le nain suivit les falaises ; il marcha longtemps, faisant lever sur sa route les oiseaux de nuit cachés dans les genêts bordant la crête des hautes montagnes. Arrivé à un endroit où la falaise était déchirée de son sommet à sa base par une profonde crevasse, il s'arrêta brusquement.

Se couchant à plat ventre, il rampa sur le sol et atteignit le bord de la crevasse ; cette crevasse présentait l'aspect du plus effrayant précipice. Coupant la montagne à pic, à droite et à gauche, elle avait l'apparence et la réalité d'un gouffre effrayant tout hérissé de pointes de rochers qui semblaient autant de lames aiguës dressant leurs pointes acérées et menaçantes. L'esprit le plus fort devait ressentir les atteintes d'un vertige épouvantable en présence de cet abîme au fond duquel mugissait la mer. C'était au pied même de cette crevasse qu'était le gouffre de Dahut, cet abîme renommé depuis des siècles.

De l'endroit où s'était arrêté le folgoat, non-seulement le spectacle était effrayant, mais encore le bruit qui montait de la mer au sommet des falaises augmentait l'impression de terreur ressentie ; ce bruit était étrange, indéfinissable : on eût

dit un concert de vagissements d'enfants nouveau-nés mêlés aux hurlements sinistres de bêtes fauves ; parfois un cri aigu dominait ce bruit sinistre et faisait forcément songer à l'agonie suprême de quelque malheureuse victime.

Algaric, cependant, ne parut pas ému de ce qu'il voyait ni de ce qu'il entendait ; la tête avancée au-dessus de l'abîme, précisément dans l'angle aigu de la crevasse, c'est-à-dire ayant la mer en face de lui, le folgoat rapprocha ses mains de sa bouche et fit entendre le cri si connu des chouans, mais en l'accompagnant d'une modulation étrange.

Il attendit ; quelques instants après, un sifflement aigu, déchirant les airs, monta de la plage ; Algaric répéta le cri qu'il avait déjà poussé : un second sifflement retentit encore.

Alors le nain se redressa, puis, sans hésiter, s'accrochant aux herbages, aux genêts, aux pierres saillantes, il se suspendit résolument au-dessus de l'abîme et commença sa périlleuse descente.

C'était quelque chose d'effrayant, d'indicible, de poignant à contempler que cette descente qui paraissait devoir être, à chaque instant, terminée par une chute, c'est-à-dire par une mort certaine et horrible.

Algaric, au reste, n'était plus un homme, c'était une bête fauve se glissant le long de ce roc qu'éclairait alors faiblement le pâle reflet des étoiles. Enfin il atteignit la plage. Là le bruit formé par les clameurs sans nom était réellement assourdissant. Entre le pied des falaises et l'extrême limite de la dernière vague qui venait d'expirer, il y avait dix pas à faire. Algaric regarda autour de lui : la petite plage était déserte.

Tout à coup une voix, dominant le tumulte qui régnait dans la baie, retentit paraissant provenir de l'intérieur même de la falaise dont la base était unie et perpendiculaire.

— Que vient faire le folgoat ? demanda-t-on.

Algaric tournait le dos à la falaise et regardait la mer ; sans faire un mouvement, sans changer de position :

— Le folgoat, dit-il, vient rendre compte au maître de la mission accomplie !

— Parle ! le maître t'écoute.

— La boucle de soulier a été placée par moi ; le fermier l'a trouvée ; il est convaincu : Jeanne mourra !

— Bien !... Et le secret ?

— Je l'aurai.

— Comment ?

— J'ai placé la boucle devant l'endroit où je supposais que devait être l'ouverture secrète ; je ne me suis pas trompé. Yvanec a voulu me tuer, maître ; le folgoat a tenu sa promesse, il a le secret des grottes !

Un soupir rauque retentit et d'une crevasse merveilleusement dissimulée dans la falaise, presque au niveau du sable de la plage, jaillit un homme de haute taille, enveloppé dans un long manteau tissé avec le poil des chèvres noires.

VI

LE ROULERS.

Nulle part peut-être le culte des éléments et des génies de la mythologie druidique ne s'est plus évidemment conservé sous un léger déguisement chrétien que dans la Cornouaille. On y trouve encore les arbres à niches, les fontaines miraculeuses, les jeux gaulois, les pierres saintes et révérees.

Il n'est point un seul des mille monuments druidiques répandus à profusion dans cette partie de la Bretagne, devant lequel le Kernewote ne se sente saisi d'un profond respect. Pour lui, toutes ces pierres couvrent des trésors miraculeux, toutes ont quelque vertu secrète, quelque divinité mystérieuse et toute-puissante.

Je me rappelle qu'un soir, à Carnac, comme je contemplais ces ruines étranges, où les antiquaires ont cru voir tour à tour un campement de César, un cimetière de Venètes, un monument triomphal, les colonnes d'Hercule, un serpent zodiacal, un lieu d'assemblée, un temple de druides, cet ouvrage égyptien enfin pour la patience et l'énormité, et qui semble réclamer la fraternité des pyramides et des allées de sphinx je vis passer un pâtre avec ses braies blanches et son pen-bas.

—Poux-tu me dire ce que c'est que ces pierres-là ? lui demandai-je en souriant, curieux de la réponse qu'il allait me faire.

Le petit paysan me regarda fort étonné de ma question :

—Ça, monsieur, répondit-il enfin, ce sont les soldats que saint Corneille a changés en pierres, parce qu'ils le poursuivaient.

Et il continua gravement sa route, fort satisfait de m'avoir donné ce renseignement.

Eh bien ! ce que le paysan me dit, tous les Bretons le disent. Chaque pierre a pour eux sa signification, son histoire, sa puissance.

Ainsi chacun sait que le *peulvan* de Plogoff quitte chaque nuit sa place pour aller boire à la rivière. Malheur à qui rencontre cette pierre ambulante ! Elle écrase impitoyablement l'audacieux promeneur.

Qui est-ce qui ignore que les *kist-wan* sont aimés des fées et qu'au clair de la lune on les voit danser en rond, vêtus de blanc et avec des figures tellement lumineuses qu'on jurerait voir une chandelle allumée à travers une lanterne de corne ?

Les *cromlechs* sont les nids des poulpicans, et quant aux roulers, il n'est personne qui ne reconnaisse leur infaillibilité pour dire la vérité.

Parmi ces roulers, l'un des plus renommés était sans contredit celui du carrefour des Trois Croix, où le lecteur se souvient sans doute que Kervern et Kerloch, les deux cousins, les deux pêcheurs qui avaient trouvé dans la baie le couronnement de la *Brûle Gueule*, s'étaient donné rendez-vous pour cette même nuit.

Le carrefour des Trois-Croix, situé près de Saint-Holff, est à moitié chemin de Crozon, à la pointe de Dinan, sur la gauche de cette baie fatale qui avait été le matin même le théâtre de la terrible catastrophe. Ce carrefour des Trois-Croix se nommait ainsi parce qu'il y avait une croix placée en tête de chacune des trois routes aboutissant à son point central. Ces routes, comme les trois quarts des routes bretonnes, étaient creusées en contre bas et s'enfonçaient dans les terres.

Au centre du carrefour s'élevait le célèbre roulers. Une énorme pierre plate, carrée, peu élevée, lui servait de base. Sur cette pierre en était posée une autre, immense bloc, trois fois gros comme celui qu'il dominait, à cime arrondie et à l'extrémité inférieure taillée en pointe. Ce bloc colossal, placé en équilibre sur la pierre de dessus, pouvait facilement tourner sur la pointe qui lui servait d'axe.

Le roulers du carrefour des Trois-Croix était d'autant plus renommé et d'autant plus souvent consulté qu'il servait à rassurer les maris inquiets à propos de la vertu de leurs femmes. L'époux dans le cœur duquel le soupçon était entré devait, et doit encore (car, certes, le roulers de Saint-Holff n'a pas perdu sa puissance) venir au lever du jour consulter l'oracle. Si la femme soupçonnée est pure et innocente, le roulers tourne sous la main du mari ; mais si, au contraire, cette pierre immense, que le doigt d'un enfant suffit pour remuer, demeure immobile, c'est que la femme est coupable, et personne n'en saurait douter.

La nuit, personne ne devant consulter le roulers, le carrefour était toujours solitaire et silencieux.

Cette nuit-là surtout qui suivait un jour si néfaste, la solitude et le silence dans ce lieu, voisin de celui du sinistre, semblaient redoubler de lugubre solennité. Au moment où nous arrivons, c'était peu d'instant après l'heure où Yvanec se faisait lire par sa fille Catherine la lettre dont le contenu avait paru impressionner à un si haut point et le vieillard et la jeune fille.

Un homme venant par la route de Crozon, le fusil sur l'épaule et le chapeau rabattu sur les yeux, s'avancait vers le roulers. Arrivé sur la limite du carrefour, il s'arrêta : les deux routes lui faisaient face ; l'une, à droite, conduisant au Camaret, l'autre, à gauche, se dirigeant vers la pointe de la Chèvre, ce promontoire aigu à l'abri duquel avait eu lieu le terrible combat soutenu par la *Brûle-Gueule* contre les deux navires anglais.

L'homme releva la tête, considéra attentivement le carrefour et fit entendre un coup de sifflet aigu.

Une ombre parut se mouvoir derrière la pierre druidique, et effectivement un personnage surgit, armé comme le premier.

—Tu viens de la ferme, Kerloch ? demanda ce personnage en s'avancant à la rencontre de celui qui avait sifflé.

—Oui, cousin, répondit Kerloch.

—Quelles nouvelles ?

—Rien de sûr, mais je crois que tout va mal, mon pauvre Kervern !

—Coi... dit-il ?

—Le père Anaurou est parti avec Vincent, et Séverin avec Algaric.

—Pour aller où ?

—On l'ignore, et les femmes sont auprès de la pauvre Jeanne... Je ne sais ce qu'il y a, mais à coup sûr il y a quelque chose !

Kervern secoua la tête comme quelqu'un qui réfléchit, puis, après un silence :

—J'aime le père Yvanec, dit-il ; mais que veux-tu ? si nous ne savons rien, nous ne pouvons rien... D'ailleurs on verra plus tard... Ce n'est pas pour nous occuper de ses affaires que nous sommes venus ici... il s'agit des nôtres, et quand je te disais : Quelles nouvelles ?...

Kervern lança un regard rapide autour de lui et, baissant la voix :

—Je voulais parler des bleus ! dit-il. Que sais-tu ?

—Je n'ai rien pu apprendre, si ce n'est qu'on les suppose dans les bruyères du Camaret.

—Kerloch ! nous avons une dette à payer... Nous avons aidé à perdre le navire construit par mon père ! le vieux a dû de là-haut lancer sur nous un regard de colère... Il doit aimer celui qui commandait sa corvette... Es-tu toujours prêt à servir celui-là ?

—Oui ! par amour pour ton père ! Ah ! tiens ! quand j'ai vu là-bas le couronnement de la corvette, je...

Kervern saisit brusquement le bras de son compagnon.

—Silence ! lui dit-il. Ecoute !

Les deux hommes avaient depuis quelques instants abandonné le roulers au pied duquel ils s'étaient tenus jusqu'alors, et s'étaient dirigés vers le bouquet de genêts qui formait le sommet de l'angle dont les deux routes, celle de la pointe de la Chèvre et celle du Camaret, faisaient les deux côtés.

L'ombre portée par les genêts arrivait en plein sur cette partie du carrefour et la rendait d'autant plus obscure que l'autre côté recevait la clarté des étoiles. Kervern et Kerloch étaient donc enveloppés dans les ténèbres. Une grosse pierre, quartier de rocher à demi sorti de terre, se dressait devant eux. Sur un signe de Kervern, ils se blottirent derrière.

Ils étaient là, immobiles et silencieux, depuis quelques secondes à peine, quand la lune, se dégageant des nuages qui voilaient ses rayons, se leva tout à coup, jetant sur les trois routes de longues traînées argentées.

Sur l'une de ces routes lumineuses se détacha soudain une ombre noire qui s'allongeait jusqu'au roulers. Cette ombre, courant à plat sur la terre, s'avancait, s'agitait, indiquant ainsi qu'elle était projetée par un corps en mouvement.

Effectivement, la silhouette d'un homme marchant d'un pas ferme et rapide se détacha bientôt sur le ciel. Cet homme, comme Kervern et Kerloch, portait le costume du pays et était armé d'un fusil qu'il tenait appuyé sur son épaule.

Il s'avança droit vers le roulers, et, s'arrêtant devant la pierre mouvante, il laissa glisser son fusil à terre et appuya son bras sur le canon, dans la position d'un soldat en sentinelle. Puis, la face tournée vers Crozon, c'est-à-dire dans la direction de la route qu'il venait de quitter, il garda une immobilité absolue. Un silence profond, que rien ne troublait, régna alors dans le carrefour.

Près d'une heure s'écoula sans qu'aucun des trois hommes fit un mouvement ou prononçât une parole.

Tout à coup un tintement sonore et régulier arriva en mourant jusqu'au carrefour : c'était le timbre de l'horloge de Crozon qui sonnait minuit.

VII

MINUIT

Le douzième coup retentissait au loin, et quelques oiseaux de nuit, excité par le bruit, firent entendre leurs chants lugubres. L'homme placé devant le roulors fit alors un pas en avant, dans la direction de la route qu'il avait quittée. Les branches d'un taillis voisin, bordant cette route, s'écartèrent, et un petit être apparut sur le carrefour des Trois-Croix.

—Enfin ! dit celui qui avait attendu en serrant le canon de son fusil, qu'il brandit avec un geste fébrile.

—Croyais-tu donc ne plus me revoir ? répondit le nouveau venu d'une voix aigre. En te quittant ce soir, ne t'avais-je pas dit de te trouver à minuit au roulors du carrefour des Trois-Croix ? Il est minuit et me voilà. Le folgoat ne manque jamais à sa parole ! Que craignais-tu, Séverin ?

Séverin fit encore un pas en avant.

—Alors, dit-il avec un accent fébrile, tu sais où sont les bleus ?

—Je le sais.

—Qui te l'a dit ?

—Celui qui devait le savoir.

—Qui cela ?

—Que t'importe, je le sais. Quand, en partant avec toi de la ferme, je suis allé au kist-wan de Caro, que t'ai-je dit ? Que nous avions devancé l'heure, que le destin nous était contraire, que je ne pouvais parler ! Je t'ai demandé trois heures, et je t'ai donné rendez-vous au roulors de Saint-Holff en te promettant d'être prêt. Je le suis, Séverin ; j'ai vu celui que je devais voir, je sais ce qu'il faut que je sache ! Tu dois tuer deux bleus cette nuit ; tu tremperas tes balles dans le sang de ceux-là, et alors le poulpican ne sera plus à l'abri de tes coups ; alors tu pourras délivrer Jeanne de la fatalité qui pèse sur elle ; et, le poulpican mort, ma langue sera déliée, la vérité s'échappera de mes lèvres comme l'eau limpide s'échappe de la fontaine ! Es-tu prêt, Séverin ?

—Oui, dit le jeune homme.

—Tu frapperas quand je te désignerai ceux qu'il faut frapper ?

—Oui.

—Rappelle-toi que, pour rendre le destin favorable, il ne faut pas que tu hésites !

—Je n'hésiterai pas !

—Alors regarde si ton arme a sa charge de poudre et de balles, Séverin, et suis-moi ! Le folgoat chantera le cœur du triomphe et tu seras heureux !

Séverin jeta son fusil sur son épaule avec un geste menaçant.

—Où sont les bleus qui se cachent dans les genêts ? dit-il.

—Tu n'as que faire de le savoir, répondit Algaric. Marche dans mes pas et je te mènerai où il faut que tu ailles !

Et, bondissant en avant comme un chat-tigre, Algaric s'enfonça dans la route qui conduit à la pointe de la Chèvre.

Cette route, légèrement montueuse pendant un quart de lieue, descendait ensuite brusquement et s'enfonçait, comme si elle eût voulu se précipiter, à pic dans la direction de la mer. À droite et à gauche, elle était bordée par une haute muraille de terre couronnée par une véritable forêt de bruyères gigantesques entremêlées d'ajoncs et de genêts arborescents.

Algaric, d'un geste mystérieux, avait donné ordre à Séverin de le suivre. Le folgoat paraissait en proie à une exaltation subite et très vive. Sans s'inquiéter si le jeune gars marchait dans ses traces, il précipitait sa course, la main droite élevée, l'index en l'air et menaçant ; et il chantait des vers d'une vieille complainte bretonne :

Les bleus sont damnés, saint seul est le Breton.

Il faut se battre, il faut tout tuer...

Séverin, l'œil en feu et les sourcils contractés, suivait le folgoat au bois. Tous deux disparurent sur le versant de la côte.

Alors, les doux pêcheurs quittèrent leur cachette, et, sans échanger un mot, gravirent, Kervern à droite, Kerloch à gauche, les murailles de terre bordant la route, suivant à travers les genêts, les bruyères et les ajoncs, la direction prise par Algaric et son compagnon. La mousse épaisse qui couvrait la terre étouffait complètement le bruit de leurs pas.

Quant à Algaric, il continuait toujours sa marche saccadée et rapide, chantant sa complainte à voix très basse et l'entremêlant d'improvisations étranges :

Une pinte de sang pour une goutte...

Bleus maudits, tremblez tous,

Séverin suivait le folgoat sans lui adresser la parole, mais serrant convulsivement le canon de son fusil. La route, s'encaissant de plus en plus, descendait avec des zigzags dans la direction de la pointe de la Chèvre.

VIII

LES BLEUS.

—Tu dis ?

—Je dis... je dis, sauf votre respect, commandant, que nous sommes affalés dans la vase jusqu'à flottaison, et c'est pas étonnant ! Quant on est sur ce plancher des terriens, on devient aussi bête qu'eux. Et dire que tout cela, c'est parce que le chat du bord a largué l'écoute ! Ah ! cré mille n'importe quoi ! être appiqué à contre-bord comme un requin harponné, parce que ce gueusard de File-en...

—Eh ! Figolet !

—Mon commandant !

—No relèves-tu rien, là-bas, par le travers de cette roche ?

—Rien de rien, mon commandant.

—Tonnerre ! ce ne sera pas encore pour cette nuit !

—Pas plus à cette nuit qu'à la suivante et aux autres ! grommela une voix sourde ; est-ce qu'on peut savoir un tant seulement à quel bord amurer ? Ah ! cré mille n'importe quoi, c'est ce qu'on appelle être à la côte en grand, cela !

—Et Delbroy, le voyez-vous, Hervey ?

—Non, commandant !

—Cependant il devrait être ici depuis longtemps. Quand nous avons quitté les grottes, et il y a deux heures de cela au moins, Luc eût dû déjà être de retour.

—C'est qu'il n'est pas revenu aux grottes cependant, puisque Cartalut, que nous avons laissé en sentinelle, n'est pas revenu non plus.

—Ah ! j'entends quelque chose, dit Figolet.

Tous prêtèrent l'oreille avec la plus grande anxiété.

C'était au pied de la falaise, sur le bord de la mer, entre la pointe de la Chèvre et la pointe de Dinan, dans une grotte assez profonde et largement ouverte, que le mouvement continu du flux avait sans doute formé dans le rocher en arrachant quelque masse de granit.

Huit hommes étaient dans cette grotte, quatre entassés au fond, un cinquième plus en avant et trois placés en vigie sur trois quartiers de falaise qui se dressaient au-dessus des vagues. La mer arrivait presque jusqu'à la grotte ; mais elle commençait à baisser.

Ces huit hommes, nous les connaissons tous : nous les avons vus à bord de la *Brûle-Gueule*. C'était, avec le marin laissé à l'entrée du cromlech et celui dont on attendait le retour, tout ce qui restait de l'équipage de la corvette : des deux cents intrépides Frères de la Côte, dix seulement avaient échappé au désastre.

Crochetout, le hardi commandant, était le personnage placé en avant des quatre autres : assis sur un bloc de rocher, il fumait avec cet imperturbable sang-froid qui ne l'abandonnait jamais.

Hervey se tenait debout devant lui, sur la roche de gauche ; Nordet et Figolet étaient les deux autres vigies. À l'avertissement donné par Figolet, tous s'étaient avancés, fixant leurs regards sur un petit sentier taillé en zigzags dans le flanc de la montagne. La lune s'élevant au large éclaira alors ce petit groupe.

A demi nus, couverts de haillons déchirés encore empreints de larges taches de sang séché qui les roidissaient, les yeux creux, les traits tirés, le visage amaigri par les fatigues, les angoisses, les privations, les hardis corsaires n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Un seul était demeuré à peu près le même ! Nordèt, le maître d'équipage de la *Brûle-Gueule*, était si sec et si maigre que rien ne pouvait l'amincir encore. Son pantalon était privé de la moitié de ses jambes et ne descendait qu'aux genoux, et une des manches de sa chemise de laine était restée sur le champ de bataille, mais il avait sauvée sa pipe et sa chique du désastre ! Chique et pipe étaient restées orientées depuis l'heure de la catastrophe, l'une à tribord, l'autre à bâbord.

—Vent dessus ! vent dedans ! murmurait sans cesse Fignolet alors que le pauvre mousse était contraint à passer à longueur de jambe du vieux maître.

En ce moment où nous le retrouvons, la physionomie de Nordèt était plus farouche encore que jamais : pipe et chique indiquaient clairement qu'une violente tempête était prête à éclater.

Cependant, à la phrase d'avertissement prononcée par Fignolet, le maître avait quitté son poste, c'est-à-dire la pointe de roc sur laquelle il le tenait, et, sautant dans la mer qui lui montait à mi-jambe, il s'avança vers le sentier.

La lune, radieuse et dégagée de tous nuages, permettait d'examiner la falaise de son sommet à sa base :

—Commandant ! dit Fignolet. Je vois... c'est le lieutenant !

—Tu es sûr ?

—Le moussaillon a relevé le point ! dit vivement Nordèt. Ah ! cré chien ! s'il avait seulement mangé File-en-Vrac :

— Ah ! ouich ! murmura le mousse. Quelle volée de coups de garçette !...

—Luc ! est-ce vous ? cria Crochetout à demi-voix.

—Oui, commandant ! répondit-on.

Un soupir de soulagement accompagné d'un bruissement de mâchoires retentit alors : Fignolet se retourna vers le vieux maître. Le mousse demeura stupéfait. Pipe et chique avaient changé de place : la pipe était à tribord et la chique à bâbord.

—La brise adonne ! murmura l'enfant.

Delbroy posait le pied sur le bord de la grotte. Crochetout lui tendit la main.

—Et Cartahut ? demanda-t-il.

—Je l'ai laissé en haut en vigie sur la falaise ! répondit Delbroy.

—Vous avez bien fait ! Maintenant des nouvelles ?

—Je n'en ai pas, commandant.

—Ainsi Kernœ ?...

—Introuvable ! J'ai fouillé le pays autant que cela m'a été possible... et rien !

—Et cet homme, celui qui nous a fait conduire aux grottes ?

—Le muet ?

—Oui. Celui qui à mon approche a paru fuir et dont je n'ai pu même voir le visage ?

—Je n'ai pu le revoir non plus.

—Et pas de nouvelles de Brest ?

—Rien, commandant, je n'ai pu voir personne : donc je ne sais rien !

Chochetout se leva et sauta sur la plage étroite : il appela Luc du geste :

—Nous allons explorer ce côté de la falaise, dit-il. Venez, Delbroy.

Le jeune officier s'empessa d'obéir. Sautant près de son chef, il s'éloigna avec lui, laissant les sept hommes dans la grotte :

—Luc, dit vivement le commandant, quand ils furent assez loin pour qu'aucune de leurs paroles n'arrivât aux oreilles de ceux qu'ils avaient laissés en arrière, Luc ! quand vous avez vu Kernœ tantôt, que vous a-t-il dit ?

—Commandant, nous n'avons pas eu le temps d'échanger trois paroles et aucune de ces paroles même n'avait trait à notre situation.

Crochetout fit un geste d'impatience.

—Rappelez-vous les circonstances, commandant. Je parcourais les falaises dans l'espoir de découvrir quelque embarcation dont, la nuit venue, nous puissions nous emparer, lorsque j'arrivai à la baie de Dinan... Craignant d'être vu par tous les pêcheurs de goémon, je me cachai dans une crevasse des falaises, résolu à attendre la fin de la récolte pour gagner l'autre côté de la baie. Je voulais traverser la passe à la nage. Je pensais que la passe franchie, je pourrais plutôt rencontrer ce que je cherchais en me rapprochant de Camaret. Ce fut en demeurant dans cette cachette que je fus témoin de la tempête qui éclata si subitement. Que vous dirais-je, commandant ? En voyant tous ces malheureux menacés, en entendant ces cris de terreur, de désespoir, d'agonie qui jaillissaient de toutes les bouches, j'oubliai et le lieu où j'étais, et notre situation et ma position, et la mission qui m'était confiée. Je songeai à contribuer au sauvetage.

—Pardieu ! dit Crochetout.

—Je m'élançai à la mer sans même me rendre compte du danger... C'était à l'instant même où la grande meule s'effondrait... Oh ! j'ignorais alors que celle que je...

Luc s'arrêta et changeant de ton :

—Je fus assez heureux, continua-t-il, pour saisir par ses vêtements une pauvre femme qui se noyait ; je la transportai dans l'anfractuosité des falaises qui m'avait servi d'abri... puis je m'élançai de nouveau, je pus en sauver une seconde... mes forces s'affaiblissaient, mais il me semblait que Dieu devait me protéger et une troisième fois je me jetai à la mer. Le flot était plus violent, je ne pouvais lutter, le courant m'emportait vers la passe et j'allais périr quand une barque passa près de moi. Quelle était cette barque ? comment était-elle là, comment pouvait-elle même tenir la mer ? Voilà ce que je ne saurais dire, commandant... Au reste, toutes ces réflexions ne me vinrent pas à la pensée, ainsi que vous devez le supposer ; je me sentais couler, je voyais un canot, je poussai un cri de détresse...

—Que se passa-t-il alors, continua Delbroy après un silence ; je ne saurais le dire, car il y a là une lacune dans ma mémoire ; j'avais perdu connaissance.

—Quand je revins à moi, j'étais au fond d'un canot, un homme tenait les avirons et près de moi était assise une jeune fille... L'homme nageait avec une énergie incroyable... Je me retournai vers la jeune fille... et... sans doute mes forces n'étaient pas complètement revenues, car je poussai un soupir et je m'évanouis de nouveau.

—(Quand je repris connaissance, j'étais encore dans un canot, mais j'étais seul avec un autre homme que celui que j'avais vu tout d'abord en ouvrant les yeux : c'était Kernœ. Je demeurai stupéfait en le reconnaissant, lui que je n'avais pas vu depuis le moment où il avait disparu d'une façon si étrange, lorsque nous soutenions le feu des Anglais.)

—Kernœ me sourit sans m'adresser la parole ; la mer était furieuse et nous entourait de montagnes d'écume ; je me sentais tellement faible que je ne pouvais parler. Tout à coup la barque aborda : Kernœ m'aida à me lever et à quitter l'embarcation ; j'étais sur un quartier de rocher communiquant avec la terre par une suite d'écueils à l'extrémité acérée.

—Ce qui venait de s'accomplir s'était passé si rapidement que dans le premier moment je doutais de la réalité. Sans me rendre compte de ce que je disais, je saisis la main de Kernœ :

—J'ai rêvé ? lui dis-je.

—Non, me répondit-il, vous avez changé de canot, voilà tout.

—Puis, avant que j'eusse pu formuler une seconde interrogation, Kernœ ressautait dans sa barque et s'éloignait. Je demeurai en proie aux pensées tumultueuses qu'avait fait naître..."

Delbroy s'arrêta en rougissant légèrement ; Crochetout lui prit amicalement la main :

—Tu peux tout dire, dit-il avec un accent de douceur qui contrastait étrangement avec la rudesse habituelle du brave corsaire. Pourquoi me cacher la vérité, Luc ? Crois-tu que je ne puisse te comprendre ? Cette femme, que tu avais vue ou cru voir dans la barque, c'était celle que tu aimais ?

Luc recula avec une sorte de terreur.

—Quoi ! murmura-t-il, vous savez ?...

Crochetout se pencha vers lui :

—La jeune fille de Quimper ? dit-il.

—Oui, dit le lieutenant, mais je...

—Continue, reprit le commandant, je t'expliquerai tout plus tard.

—Je demeurai longtemps et seul sur cette roche, à l'abri des flots, reprit Delbroy ; puis une embarcation arriva, et dans cette embarcation je reconnus l'homme qui m'avait sauvé. A toutes mes questions il refusa de répondre. J'ignorais alors que cet homme fût muet. La lettre de Kernœ dont il était porteur, les renseignements précis donnés par notre ancien matelot sur les grottes de Crozon, cet asile dont nous avions un tel besoin et qui nous était offert, tout cela me convainquit et je m'embarquai avec lui. Cet homme, sans que je puisse m'expliquer comment il en était instruit, paraissait cependant être merveilleusement au courant de nos affaires, car il me conduisit, sans que je le lui demandasse, à l'endroit même où je devais vous retrouver, commandant.

—Cela est vrai, dit Crochetout, oui, mais là il a fui en me voyant.

—Il m'avait prévenu, par l'intermédiaire de cette jeune fille dont je vous ai parlé, qu'il me quitterait aussitôt après m'avoir conduit près de vous. J'avais le secret des grottes qu'il venait de me livrer, je vous y conduisis, commandant, et vous regardâtes cet événement comme du plus heureux secours. Je croyais vous retrouver dans les grottes.

—Oui, dit Crochetout, mais j'ai cru devoir abandonner ces grottes.

Un silence suivit ces paroles ; les deux hommes s'étaient éloignés de l'excavation des falaises dans laquelle ils avaient laissé leurs compagnons, et ils suivaient la plage étroite qui bordait les falaises.

Le sifflement de la brise et le mugissement de la mer sur laquelle ne se montrait aucune voile étaient les seuls bruits qui troublaient le silence de mort régnant sur cette partie de la Côte.

Crochetout, la tête penchée sur l'épaule, marchait lentement à côté de Delbroy. Parfois la vague venait mouiller leurs pieds ; parfois, pour suivre leur route, les deux marins traversaient des flaques d'eau profondes ; mais ils ne semblaient pas remarquer ces accidents de terrain. Enfin ils atteignirent la pointe de Saint-Hoff, ce point extrême de la presqu'île armoricaine. De l'autre côté de cette pointe, la côte fait un mouvement de retrait des plus sensibles, et semble fuir devant l'élément liquide ; la chaîne des falaises, se repliant sur elle-même, commence à dessiner à cet endroit la courbe qui forme, à quelques lieues plus loin, l'entrée si fatalement renommée du goulet de Brest.

Du point où ils étaient arrivés, les deux marins jouissaient du plus splendide panorama que l'œil pût désirer : derrière eux les falaises, à gauche, devant, à droite, l'immensité de l'Océan. Jusqu'alors la mer s'était montrée triste et déserte, mais de l'autre côté de la pointe des lumières éparses indiquaient la présence d'une flotte ; ces fanaux, disposés régulièrement, formaient un demi-cercle enclavant l'extrémité de la Bretagne dans leur couche lumineuse.

Crochetout s'était appuyé contre un quartier de roc, et interrogeait ce demi-cercle étincelant avec une attention extrême.

—Les Anglais ! murmura-t-il, toujours les Anglais !... Ah ! ne m'étonne plus pourquoi nous ne recevons aucun secours au Brest : la mer est aux goddém, et la terre aux chouans ! nous sommes bloqués !

—Croyez-vous donc, commandant, dit Delbroy, que Fabvre soit arrivé à Brest ?

—Sans aucun doute ; Fabvre est jeune, intelligent, intrépide ; il est de Brest même, il a dans son enfance cent fois parcouru ces contrées, dont pas un bouquet de bois ne lui est inconnu... Il est arrivé à Brest, j'en réponds ; mais de quelle aide peuvent nous être les autorités républicaines : ni la mer ni la terre ne sont libres ! Aussi, regarde ! l'ordre donné dernièrement par la flotte anglaise a été exécuté sur toute la côte. Depuis que les artilleurs de Brest ont voulu tenter d'établir des batteries sur les falaises, pas une seule barque ne demeure en vue. Où sont-elles amarrées ? les gars seuls le savent !

—Cela est vrai !

—Damné pays ! Sommes-nous donc condamnés à y demeurer éternellement ! C'était bien la peine d'aller bourlinguer trois ans sur l'Océan Indien pour venir...

Crochetout s'interrompit en heurtant violemment le sol avec le talon de sa botte.

—Oh ! dit-il, il n'y avait qu'un homme qui pût nous aider à sortir de ce mauvais pas où une chance infernale nous a jetés !

Le commandant lança un regard plein de haine sur les lumières de la flotte qui bloquait l'entrée du goulet, et, tournant sur lui-même, il reprit la direction du cap de la Chèvre. Delbroy le suivit encore sans formuler la moindre observation.

Crochetout marcha de nouveau durant quelques instants sans mot dire, puis, saisissant le bras de son second :

—La main sur la conscience, dit-il brusquement, que pensez-tu de Kernœ ?

—Kernœ ! répéta Delbroy en tressaillant.

—Oui ! qu'en penses-tu ? parle nettement ! Avant d'aller plus loin, il faut que tu me confies tout ce que tu ressens à l'égard de cet homme. Est-ce un brave matelot ou un misérable ? Est-ce un fou ou est-ce un malheureux ? Est-ce un cœur loyal enfin ou est-ce un traître ?

IX

L'AVEU.

Delbroy s'était arrêté et avait regardé fixement son commandant ; il parut réfléchir durant quelques instants ; puis, secouant péniblement la tête :

—Je ne puis vous répondre, commandant, dit-il. Kernœ m'a sauvé la vie, j'ai pour lui un profond sentiment de reconnaissance, mais cet homme, dont je me reconnais l'obligé, est-il un ami du gouvernement du Directoire ou un ennemi de la France ? Je l'ignore... et cependant il s'est bien battu contre les Anglais...

—Oui, dit Crochetout, tant que nous avons croisé dans l'Océan Indien Kernœ s'est dignement conduit : c'était un vrai Frère de la Côte, un vrai corsaire, quoi ! Mais depuis que nous avons mis le cap sur la France, le gars avait changé d'allures.

—Cela est vrai.

—Rappelle-toi toutes les circonstances de notre traversée. Pourquoi la tristesse et l'humeur sombre de cet homme augmentaient-elles à mesure que nous approchions de l'Europe ? pourquoi la vue des côtes de France l'a-t-elle rendu si taciturne ? Enfin, rappelle-toi l'impression produite sur lui par ces simples mots : " Les falaises de Douarnenez ! " Il se passait évidemment au fond de cette âme quelque mystérieux combat.

—Oui, dit Delbroy en réfléchissant profondément.

—Et durant nos combats contre *The Queen Anne* et les deux autres bâtiments anglais sa conduite n'a-t-elle pas été une série d'oppositions plus inexplicables les unes que les autres ?

—Cela est vrai, commandant, on eût dit deux natures en cet homme ! L'une bonne, courageuse ; l'autre sombre et mauvaise.

—Laquelle l'a emporté de ces deux natures ? n'est-ce pas la mauvaise ?

—Oh ! commandant !

—Qu'est devenu Kernœ ? pourquoi a-t-il disparu brusquement et d'une façon aussi mystérieuse à l'heure même où la *Brûle-Gueule* avait le plus besoin de ses matelots ? Je pouvais le croire mort, mais il vit, tu l'as vu aujourd'hui... et la *Brûle-Gueule* s'abimait trahissement quelques instants après cette disparition inexplicable...

—Oui, commandant, dit vivement Delbroy, mais au moment où la corvette sautait, où tous trois, vous, Nordêt et moi, étions sur le point d'être ou emportés par les vagues ou faits prisonniers par les Anglais, qui est venu aussi miraculeusement à notre aide ? N'est-ce pas cet homme qui encore aujourd'hui m'a sauvé et m'a ramené vers vous en me donnant le secret des grottes qui nous offre un asile sûr et mystérieux, et cet homme ne paraît-il pas agir sous l'impression directe de Kernœ ?

—Voilà pourquoi j'ai cru devoir abandonner les grottes.

Delbroy fit un geste de surprise.

—Si Kernœ voulait nous être utile, lui qui peut tant pour notre salut à tous dans ce pays, pourquoi ne serait-il pas parmi nous ?... Qui le force à se tenir éloigné de ses compagnons d'armes qui ont besoin de lui ? Il le sait, il ne peut l'ignorer ! Comment expliques-tu sa conduite ?

Delbroy secoua la tête.

—Je ne sais, dit-il, mais que voulez-vous, commandant, j'ai foi en lui.

—Pour moi, qui répons de la vie de mes hommes, j'ai douté par prudence.

—Alors vous supposez Kernœ capable du plus lâche attentat ?

—Non, quand je pense à certaines choses ; oui, quand j'envisage certains côtés de sa conduite. Et cependant c'est Surcouf qui me l'a recommandé, et Surcouf se connaît en hommes !

Les deux marins se turent et reprirent leur marche, revenant vers le point de départ. Crochetout paraissait sous le poids d'une préoccupation des plus vives.

—Ecoute, Luc, reprit-il en prenant amicalement le bras de son compagnon, tu sais si je t'aime ? Eh bien ! tu vas suivre un bon conseil.

Delbroy regarda son chef avec une expression d'étonnement manifeste.

—Que faut-il faire ? demanda-t-il.

—Nous quitter cette nuit même et courir sur la route de Brest. Si les chouans ne te rencontrent pas, tu presseras l'amiral de nous envoyer du secours : si, au contraire, tu es pris, eh bien, corbleu ! tu seras fusillé ou pendu... Que veux-tu, c'est là une des chances de la guerre !

—Commandant, dit Luc d'une voix ferme, s'il est nécessaire d'envoyer quelqu'un à Brest, ne pouvez-vous confier cette mission à un autre ? Je ne crains pas la mort, et c'est pour cela que je ne veux pas vous abandonner au milieu des dangers qui vous menacent de toutes parts.

Crochetout haussa les épaules.

—Réponds nettement, dit-il ; tu aimes la jeune fille de Quimper que tu as revue tantôt au moment où vous pouviez croire que vous alliez vous noyer tous deux ?

—Cela est vrai.

—T'aime-t-elle ?

—Je l'ignore, mais je l'espère.

—Et tu veux la revoir. Elle est fille de chouan, sœur de chouan, n'est-ce pas ?

—Oui, commandant.

—Comment espères-tu te rapprocher d'elle ?

—Je ne sais, mais je la verrai.

—Cependant, si je t'ordonnais de partir sans revoir cette jeune fille ? dit-il.

—Commandant, je vous supplierais de ne pas me donner cet ordre ; car, malgré tout le respect que j'ai pour vous, je crois que je n'aurais pas la force d'obéir.

—Corbleu ! cela te tient tant que cela ! dit Crochetout avec un accent de mauvaise humeur ; ne sais-tu donc pas qui tu aimes ?

—Non.

—C'est la fille du fermier Yvanec Anaïrou, un ennemi irrécconciliable de la République.

—Mais, dit Delbroy avec un cri de surprise, comment savez-vous ?...

—Que t'importe, je le sais, et j'en sais encore qu'Yvanec tuera sa fille le jour où il saura qu'elle aime un bleu !

—Il la tuera ?

—Je te le jure ! Oh ! je connais l'homme, va !... Il faut arracher cet amour de ton cœur.

—Jamais ! je l'aime ! dit Luc avec un accent passionné.

—Il le faut cependant ! dit Crochetout avec véhémence.

—Je le voudrais, commandant, que je ne le pourrais pas ! Cet amour, c'est ma vie. Depuis que j'ai vu Jeanne, son souvenir est demeuré gravé dans mon cœur. Il m'a suivi partout... dans les combats, dans les tempêtes, aux heures de danger et aux heures de plaisir, Jeanne était là, toujours là, près de moi ! Je la voyais, je lui parlais et je me sentais heureux de vivre, car mon cœur débordait d'espérance...

—Je t'ai vu triste et soucieux, cependant ; c'était lorsque Kernœ avait été blessé pour toi et que tu le soignais...

—Commandant ! balbutia le jeune marin très-ému à ce souvenir.

Crochetout l'attira près de lui et lui serrant le bras sous lequel il avait familièrement passé le sien :

—Ne te rappelles-tu plus, lui dit-il, que durant le délire de Kernœ je passai une fois une heure dans ta cabine ?

—Commandant !

—Il faut cesser d'aimer cette femme, Luc, il le faut !

Delbroy étouffa un soupir.

—Encore une fois, commandant, dit-il, ne me demandez pas cela, je ne le puis !

—On peut ce que l'on veut.

—Oh ! commandant, s'écria le jeune homme avec désespoir, on voit bien que vous n'avez jamais aimé !

Crochetout sourit amèrement.

—On peut ce que l'on veut, dit-il encore.

—Pas quand on aime ! répondit Luc.

Crochetout saisit la main de Delbroy.

—Tais-toi ! dit-il vivement.

Puis se penchant il parut écouter avec une attention profonde. Durant quelques secondes, nul autre bruit que celui des flots se brisant contre la falaise, de la brise courbant les genêts, n'arriva à leurs oreilles.

Crochetout se rapprocha du rocher qui se dressait à pic. Un point noir apparut dans la nuit, au sommet de la falaise ; puis ce point se rapprocha, descendant rapidement et une masse de forme étrange se détacha sur la face unie du rocher.

Delbroy regardait sans comprendre, quand l'objet qui fixait son attention et celle de Crochetout s'arrêta, demeurant suspendu à la corde dont l'extrémité devait être maintenue sur le haut de la falaise. Une petite main écarta un grand manteau, dont les larges plis de la jupe et l'ampleur du capuchon dissimulaient le personnage qu'il recouvrait, et tendit un papier à Crochetout.

Le commandant prit le papier, l'ouvrit et essaya de lire ; mais l'obscurité qui l'entourait ne lui permit pas de déchiffrer la lettre, en dépit de la grosseur des caractères. Il fit un geste d'impatience accompagné d'une exclamation énergiquement accentuée.

—Veux-tu que je lise ? demanda une voix douce. Mes yeux sont habitués à voir en dépit des ténèbres.

—Oui, dit Crochetout en tendant l'épître d'une main, tandis que de l'autre il invitait Delbroy à avancer près de lui.

Le lieutenant s'approcha de son chef.

Les plis du manteau s'étaient complètement écartés, le capuchon avait été rejeté en arrière, et une tête de femme, mi-gnonne, petite, délicate, à l'ovale long et aristocratique, aux

traits fins, au teint pâle et aux grands cheveux noirs, se détacha dans la pénombre.

Cette femme était évidemment fort jeune. Assise comme elle était sur un siège de chanvre tissé, attaché à la corde en forme de fauteuil d'escarpolette, il était impossible de juger de la taille et des formes de son corps ; car le manteau, dont elle avait rejeté les pans en arrière pour avoir les mouvements plus libres, retombait en gros plis sur le sol.

—La fille du muet ! murmurait Delbroy.

Elle avait pris le papier que lui avait tendu le commandant, et elle le rapprochait de ses yeux, le tenant du bout de ses doigts blancs, effilés, à la chair diaphane.

—Lis ! dit Crochetout, mais lis à voix basse, car on ne sait qui vous écoute dans ce damné pays.

—Ne crains rien, répondit la jeune fille d'une voix douce et pénétrante ; ne crains rien. La falaise est sûre ; il n'y a pas

—Après, après ? continue ; qu'écrira-t-il encore ?

—Veillez, continua la jeune fille en reprenant la lecture. Les chouans ont envoyé une barque aux Anglais, pour les prévenir que les survivants de la corvette étaient cachés sur la côte. Les Anglais, rendus furieux par le combat, ont juré de vous prendre et de vous envoyer sur les pontons. Des embarcations vont être mises à la mer, et au lever du jour, à la marée haute, elles viendront fouiller la côte. Les chouans tiennent dès ce moment la campagne et forment une barrière infranchissable..."

Un grognement sourd de Crochetout interrompit la lectrice.

—Oh ! murmura-t-il, il ne faut pourtant pas que je meure ! Puis, se redressant avec un geste fébrile :

—Continue, dit-il.

—Ne cherche donc pas à quitter cette nuit la falaise, re-



Ils étaient là dix hommes qui allaient mourir. (page 142)

un chouan ni à un quart de lieue en avant, ni à un quart de lieue en arrière. Philopen a veillé et il veille encore.

—Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

—Je ne sais ; il m'a donné l'ordre de descendre.

—Lis donc, je t'écoute.

Elle leva un peu le papier pour que la pâle clarté des étoiles se reflétât sur lui, et se mit à lire :

—On sait que tu as quitté les grottes. Pourquoi n'aurais-tu pas eu confiance en moi ? Si j'avais voulu te perdre, pourquoi t'aurais-je conduit là ? Ton départ a été épié et surpris par un agent royaliste..."

—Quoi ! interrompit Crochetout, on nous a épiés ? impossible..."

—J'ai vu celui qui vous a espionnés ; il a failli me tuer.

—Toi, mon enfant ?

—Oui ; c'est moi qui ai tout raconté à Philopen, il y a quelques instants à peine.

prit la lectrice ; pas un de ceux qui s'aventureraient dans la campagne n'en reviendrait ; tous les genêts sont gardés. Demeure dans la grotte que tu as choisie ; attends là le lever du soleil ; je veille sur les Anglais. Au moment où ils mettront à la mer leurs premières embarcations, je te ferai prévenir. Peut-être d'ici là aurai-je trouvé le moyen de vous sauver. Cette fois, je t'adjure d'avoir confiance en moi ; je t'adjure, au nom de tous ceux qui t'entourent, et dont tu as compromis l'existence en abandonnant les grottes avant que je ne t'en eusses donné le signal !

Crochetout regardait son lieutenant.

—Quel peut être cet homme ? dit-il ; et quel intérêt a-t-il donc à s'intéresser ainsi à nous ?

—Je n'explique rien, répondit Delbroy ; mais cet homme m'a sauvé la vie ; douter de lui serait méconnaître la bonté de la Providence.

La jeune fille regarda le lieutenant.

—Vous êtes bon ! murmura-t-elle.

Crochetout demeurait les bras broisés sur la poitrine, dans une perplexité singulière.

—Il faut croire, dit-il comme se parlant à lui-même, il faut suivre aveuglément les conseils d'un homme que je ne connais pas, que je n'ai fait qu'entrevoir et qui a paru fuir ma présence. Tomberro ! quel parti prendre ! Qui donc éclairera ces ténèbres ? Oh ! si les Anglais ne bloquaient pas le goulet !

Et le corsaire étendit son poing fermé vers la mer, puis, se tournant vers la jeune fille :

—Quel est celui qui t'envoie ? dit-il.

La jeune fille ne parut nullement intimidée du ton menaçant avec lequel furent prononcées ces paroles.

—Réponds ! reprit le corsaire avec emportement.

La jeune fille leva la main droite, l'index détaché, avec le geste d'une prophétesse.

—Philopen a prévenu ta question, dit-elle d'une voix inspirée, et il m'a dit ce qu'il fallait te répondre.

En parlant ainsi, la jeune fille s'était dressée sur le singulier siège qu'elle n'avait pas quitté. Debout sur les lanières de chanvre, elle saisit la corde qui la maintenait suspendue et l'agita violemment.

—Souviens-toi de la Saint-Jean de 1770, dit-elle, et ne doute plus !

Crochetout poussa un cri sourd et recula comme s'il venait de recevoir un coup violent dans la poitrine ; son mouvement fut tellement brusque, que son pied glissa et qu'il fût tombé à la renverse, si Delbroy ne s'était avancé à temps pour le soutenir.

Le capitaine corsaire se redressa d'un bond et s'élança vers la jeune fille ; mais il ne rencontra que le vide : la corde, tirée précipitamment du haut de la falaise, enlevait le siège de chanvre et celle qui s'y tenait cramponnée.

Crochetout porta les deux mains à son front, qu'il comprima dans ses doigts crispés, cachant son visage. Des contractions saccadées, convulsives, secouaient ses larges épaules, et des sanglots étouffés s'échappaient de ses lèvres.

X

LA SAINT-JEAN DE 1870.

Delbroy regardait son chef avec une expression d'étonnement indéfinissable. Crochetout paraissait avoir oublié le lieu où il se trouvait et la situation terrible dans laquelle étaient lui et les siens, si la lettre avait dit vrai.

Secouant enfin la torpeur dans laquelle il était plongé, il écrasa d'un vigoureux coup de talon le sable humide, et, se tordant les doigts en abaissant les bras, il poussa un grand soupir et dit, en fixant sur Delbroy un regard presque farouche :

—Je t'ai demandé de renoncer à l'amour qui s'est emparé de ton cœur : il faut que tu me fasses cette promesse !

—Commandant ! balbutia Luc.

—Eh bien ! si tu ne te sens pas la force de me la faire...

Un bruit sec interrompit la phrase commencée : un corps dur et sonore venait de tomber près d'eux sur la grève. Crochetout se retourna et vit un objet blanchâtre sur le sable : c'était une pierre enveloppée dans un épais papier ; le corsaire prit le papier et l'examina attentivement.

Un nouveau mouvement nerveux agita tout son être ; il passa encore les doigts sur son front couvert d'une sueur abondante, et froissant le papier dans sa large main :

—Je ne te demande plus rien, dit-il à Delbroy ; tu feras ce que tu voudras ; mais tu m'aimes, n'est-ce pas, mon enfant ?

Il y avait dans le ton dont était formulée cette question une telle expression de tendresse que le jeune officier de marine se sentit remué jusqu'au fond du cœur.

—Oh ! commandant ! dit-il.

Crochetout lui tendit la main :

—Tu sais, continua-t-il, combien je t'aime, toi que je considérais comme mon fils ; tu sais que pour te voir heureux je ferais bien des sacrifices, tu sais enfin que j'ai juré à ton père,

mon meilleur ami, de veiller sur toi, et que vous pouvez tous deux compter sur ma parole.

—Commandant, je...

—Laisse-moi continuer. Ecoute ! Luc, tu viens de voir pleurer Crochetout, il faut que tu connaisses la cause de ses larmes... quand tu m'auras écouté jusqu'au bout, peut-être alors te demanderai-je quelque chose... une promesse, un serment même... Mais, avant tout, il faut que tu m'entendes. L'heure est solennelle, mon ami ! cette lettre, dont tu viens d'entendre la lecture, dit la vérité, je n'en puis douter. Peut-être sommes-nous perdus tous... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances contre une pour que je sois tué cette nuit, car du diable si je me laisse jamais mettre le grappin dessus par les Anglais ! .. En tous cas, nous avons quelques heures devant nous, et je veux en profiter. Oh ! ce que j'ai à te dire est court, mais il faut que tu m'écoutes, car si je suis tué cette nuit, j'emporterai au moins avec moi l'espérance que le secret que je vais te confier fera germer dans ton cœur le désir d'accomplir ce que je n'aurai pu faire ! Avant tout, Delbroy, promets-moi une chose ! Quand il nous faudra combattre, fais comme tu as l'habitude de faire ; mais moi mort, jure-moi que tu n'exposeras plus ta vie et que tu chercheras au contraire à la préserver, dusses-tu être condamné aux pontons anglais ; jure-moi cela, mon ami, c'est tout ce que je te demande en échange de l'affection que je t'ai vouée !

Delbroy regarda Crochetout et parut hésiter.

—Commandant, dit-il, si vous êtes tué, je dois prendre le commandement, puisque je suis votre second... Me faudra-t-il abandonner nos hommes, fuir honteusement ? Et à ceux qui me reprocheront ma lâcheté, faudra-t-il dire que je vous avais juré de préserver mes jours ?... Ceux à qui je dirais cela, commandant, ne me croirait pas !

Crochetout posa la main sur l'épaule du jeune officier :

—Tu as raison, dit-il, ne jure pas ; mais n'importe ! quoi qu'il arrive, je dois tout te confier !... Ce papier qui vient de tomber du haut de la falaise me prouve qu'il me faut agir ainsi que je vais le faire.

Crochetout s'assit sur une roche qui s'avancait en saillie derrière lui.

—Tu es Breton, dit-il, et tu connais la province : as-tu passé quelquefois à Châteaulandrin ?

—Oui, commandant, oui, je connais cette ville, du moins j'y suis passé une fois, il y a bien longtemps.

—Y as-tu passé de nuit ?

—Oui, commandant.

—Alors tu as été frappé du lugubre spectacle que présente cette ville muette avec ses grandes maisons aux contrevents qui ne s'ouvrent jamais, ses portes toujours closes sur le seuil desquelles pousse l'herbe touffue, cette ville enfin dans laquelle nul bruit de pas ni de voix ne retentit, dans laquelle, durant la nuit, une seule lumière brille, cette lumière éclairant l'intérieur de l'église. Et n'as-tu pas entendu, en traversant cette ville morte, un bruit sourd, incessant, un clapotement se mêlant au frémissement d'une chute d'eau ? Ce murmure étrange est causé par l'étang qui la domine et la menace sans cesse d'une inondation dévastatrice... Si tu as vu Châteaulandrin, tu ne l'as pas oublié ?

—Sans doute, commandant.

—Eh bien ! il y a vingt-neuf ans accomplis, Delbroy, par une belle nuit du mois de juin, le soir de la Saint-Jean, Châteaulandrin n'était point encore triste et abandonné : une population animée se rendait sur la place où l'on devait allumer le feu de monsieur saint Jean ; les rires, les propos joyeux, les chants se mêlaient et montaient dans les airs. Sur cette place, il y avait une maison qui existe encore : ce soir-là, les fenêtres en étaient brillamment illuminées. Il y avait réunion chez le plus riche propriétaire de la ville, qui fêtait non-seulement le saint, mais encore, mais surtout l'anniversaire de la naissance d'une fille adorée. Puis, à cette circonstance, qui chaque année réunissait dans la maison les parents et les amis, il s'en adjoignait une autre : M. de Louëdoc devait marier sa fille, qui

se nommait Mariannic, et il avait choisi ce jour-là pour présenter son futur gendre à toute la réunion. Ce futur gendre était un jeune homme de vingt-deux ans, se destinant à la navigation ; il se nommait... Charles, dit Crochetout après une seconde d'hésitation.

« Il avait amené avec lui son frère. Le père de la future mariée avait accueilli parfaitement ce frère, qui depuis trois semaines résidait dans la ville et voyait chaque jour Mariannic qui paraissait se plaire à causer avec lui. Mariannic adorait Charles et elle pensait être agréable à son futur mari en se montrant affable et empressée pour son frère, son unique parent.

« Le mariage devait avoir lieu trois jours après. On attendait des papiers indispensables, des titres que le frère s'était chargé de faire venir de Lamballe, et comme ces pièces n'arrivaient pas, il avait été convenu que ce soir de la Saint-Jean, après la fête, le frère monterait à cheval et partirait pour Lamballe chercher les papiers ; mais le matin le frère avait été pris par une indisposition subite, et il avait prié Charles de l'excuser et de partir à sa place.

« Le retard apporté dans l'envoi de ces papiers pouvait ajourner le mariage ; Charles se décida donc à partir ; le jeune amoureux eût donné sans regrets dix ans de sa vie pour ne pas voir son mariage retardé d'une seule heure.

« Le soir, le frère allait un peu mieux, mais pas assez bien cependant pour braver la fatigue d'un voyage pénible par de difficiles chemins. Il s'était levé et il assistait à la réunion. Le feu brûlait encore, et la fête était à son apogée quand Charles, pressé par l'heure, dut faire seller son cheval. Il prit congé de sa fiancée dont un tendre regard lui recommanda un prompt retour, et, après avoir serré la main à son frère, il s'élança au galop.

« Charles poussait rapidement son cheval. La nuit était sombre mais belle, il avançait dans sa route, et déjà il était à plus de trois lieues de Châteaulandrin quand il crut entendre retentir derrière lui un mugissement extraordinaire ; il s'arrêta, il écouta, puis, ne voyant rien dans le ciel qui pût témoigner d'un événement, il pensa être le jouet d'une illusion, et continua sa route.

« Le lendemain, il apprenait que l'étang qui domine Châteaulandrin avait crevé ses digues et que la ville était inondée. Charles revint sur ses pas de toute la vitesse de son cheval. Quand il arriva en vue de la ville, il n'aperçut plus qu'une nappe d'eau d'une étendue effrayante et quo perçaient ça et là quelques grands corps de cheminée.

« On attribuait la rupture des digues à un accident vulgaire. Tous les habitants avaient péri, et avec eux beaucoup de ceux des campagnes, car l'étang avait crevé avant que le feu de saint Jean, qui avait attiré tant de monde, fût éteint.

« Là où s'élevait jadis Châteaulandrin roulait un torrent effrayant, emportant dans ses ondes des débris et des cadavres ! Charles demeura quatre jours, travaillant avec tous ceux qui s'étaient dévoués pour combattre le fléau. Le quatrième jour, les eaux, détournées, permirent de pénétrer dans la ville...

« Les cadavres gisaient à chaque pas... Charles pénétra dans la maison de celui qui avait dû être son beau-père... son cœur défaillait, il souffrait tout ce qu'un homme peut souffrir... Parmi les cadavres encombrant la maison, il trouva celui de Mariannic encore paré pour la fête. Seulement, et par un étrange mystère, les bras, le cou et les épaules de la jeune fille étaient couverts d'excoriations attestant évidemment une lutte soutenue.

« Le cadavre de Mariannic était seul dans la chambre de la jeune fille, et il était revêtu encore des habits de fête qu'elle avait portés durant la soirée...

« Crochetout s'arrêta comme si l'émotion l'eût subitement empêché de parler.

« Tu vas comprendre bientôt pourquoi dans les circonstances où nous nous trouvons je te fais ce récit, reprit-il enfin. Tu vas comprendre... »

XI

L'INONDATION.

Delbroy gardait le silence. Évidemment il n'osait interroger le commandant qui paraissait plongé dans les pensées les plus poignantes. Enfin Crochetout passa la main sur son front et son regard se reporta sur le jeune homme.

— Te dire l'effet que produisit sur Charles la vue de ce cadavre, continua-t-il, serait impossible. Il demeura comme anéanti... Il adorait Mariannic, il s'en savait aimé, il avait mis dans cette union qui allait avoir lieu toutes ses espérances de joie et de bonheur. La veille il était si heureux... et, sans transition, sans préparation, il se trouvait frappé. Oh ! tu comprends, Luc !

« Si dans cet instant, Charles eût vu la mort venir à lui, il lui eût tendu les bras. Mais la mort n'avait plus à venir... elle était venue ! Charles demeura là, pantelant, terrifié, presqu' sans vie.

« Tout à coup cependant il s'arracha à cette contemplation désolante, un cri jaillit de sa poitrine : un souvenir venait de surgir dans sa pensée.

« — Mon frère ! dit-il en s'élançant dans la maison.

« Charles se rappelait ce frère qu'il avait laissé la veille encore souffrant, et il se reprochait de n'avoir pas encore eu de pensée pour lui. Le jeune homme fouilla la maison, il monta dans les combles, il descendit aux cuisines, il appela, il cria, il chercha parmi les cadavres... Il ne trouva rien.

« Il courut dans la ville, et rien encore, aucune nouvelle de celui qu'il cherchait. Que te dirais-je ? Charles passa quatorze heures à chercher, avec d'autres qui étaient venus à son aide ; il toucha à tous les cadavres, il explora toutes les rues, il fouilla toutes les maisons, sans rencontrer le corps de son frère aucun indice même ne pouvait le mettre sur les traces de celui qu'il cherchait. Cette disparition était étrange. Si le frère était demeuré dans la ville, il avait dû périr comme tous ceux qui s'y trouvaient puisque pas un seul n'avait échappé, et, dans ce cas, on devait retrouver son cadavre. Si, au contraire, par suite de circonstances inconnues, il avait pu quitter Châteaulandrin avant ou pendant le sinistre, comment se faisait-il qu'il ne fût pas revenu sur le lieu du désastre ?

« Entre l'heure où Charles était parti, laissant son frère dans la maison de sa fiancée, et celle où l'étang avait crevé, il ne s'était pas passé un laps de temps assez long pour que ce frère pût s'être éloigné de beaucoup. D'ailleurs, où serait-il allé ? Il n'avait rien dit à Charles qui pût faire supposer à celui-ci un projet d'absence, puis il avait été assez malade pour ne pas même pouvoir se rendre à Lamballe.

« Charles se perdit en conjectures. Aucun de ceux qui se trouvaient là et qui, comme lui, cherchaient à comprendre, à s'expliquer cette disparition du corps, ne pouvait l'aider à percer ces ténèbres.

« Un vieux valet, attaché jadis au service du père de Mariannic, qui avait quitté récemment ce service et qui, placé dans un château des environs, était accouru sur le lieu du sinistre, fit la remarque qu'un cheval bai de l'écurie de son ancien maître n'était plus au râtelier. Comme ce cheval pouvait avoir été emmené dans la journée sans que Charles le sût, il n'attacha pas une grande importance à cette observation.

— Mais, dit Delbroy, ce cheval, on dut le retrouver plus tard...

— Non ! répondit le commandant, on ne le retrouva jamais, mais laisse-moi achever, j'ai bientôt terminé, et tout sera clairement expliqué.

« Après s'être livré à toutes ces vaines recherches, Charles revint pour procéder lui-même à l'inhumation de ceux qu'il avait quittés la veille joyeux et forts, et qu'il avait retrouvés froids et immobiles. En rentrant dans la chambre de Mariannic, il trouva de pieuses femmes priant autour du cadavre de la jeune fille. Le corps était étendu sur un lit improvisé, car l'eau en envahissant les maisons, de leur rez-de-chaussée à la toiture, avait tout détruit, tout anéanti, et de l'amoulement

de chaque pièce il était résulté un amas désordonné de sièges, d'armoires, de lits, jetés les uns sur les autres, tordus, brisés.

"De la façon dont était alors placé le corps de Mariannic le pâle visage de la jeune fille était en pleine lumière. Enveloppée dans son linceul blanc, elle avait les bras repliés sur la poitrine, dans ses mains croisées on avait placé un crucifix. Elle semblait une statue de reine couchée sur son tombeau de marbre.

"Les stigmates de violences que Charles avait remarqués tout d'abord apparaissaient à la naissance du cou et formaient des taches noires sur la peau satinée.

"Charles était entré si doucement, que les trois femmes qui veillaient au chevet de la morte n'avaient pas entendu le bruit de ses pas. Toutes trois achevaient leurs prières. Charles s'était arrêté par respect. Les trois femmes firent ensemble le signe de la croix.

"—Sainte Vierge ! dit l'une d'elles, vous aurez pitié d'elle, car elle a dû bien souffrir !

"—Oh ! oui ! ajouta une autre ; la pauvre demoiselle a des traces par tout le corps, qu'on jurerait qu'on l'a battue !

"—Mais, dit la troisième, qu'est-ce que c'est que toutes ces traces là ? Elle a des déchirures aux bras comme si on l'avait tirée violemment, des lignes noires autour du cou comme si on avait voulu l'étrangler !

"—C'est vrai ! dirent les trois autres.

"—Ce n'est pas l'eau qui fait de pareilles marques.

"—Elle aura été blessée par quelque meuble que les flots auront jeté sur elle.

"—Non ! non ! cela s'expliquerait pour le bras, et encore ! mais le cou ! Ne dirait-on pas qu'il a été pris dans un étau ! Pauvre chère demoiselle ! Tenez ! regardez !

"Et, se levant, la femme abaissa respectueusement l'extrémité du linceul qui entourait le cou. Les marques noires, attestant une forte extravasation du sang, apparurent se détachant nettement.

"Charles tressaillit dans le premier moment qui avait suivi la vue du cadavre de Mariannic, il avait été frappé par un coup tellement douloureux, que la constatation de ces traces de violence avait à peine attiré son attention. Les paroles prononcées par les femmes, la vue de ces stigmates douloureux firent surgir dans son esprit une pensée nouvelle. Il s'avança vivement.

"—Que parlez-vous de traces de violence ? dit-il.

"Les femmes se levèrent effrayées. En cet instant, et avant qu'elles n'eussent eu le temps de répondre, un homme entra, annonçant à Charles que les magistrats des lieux voisins, qui, à la nouvelle du sinistre, s'étaient rendus en toute hâte à Châteaulandrin, le faisaient demander sur l'heure.

"Refuser était impossible ; hésiter même n'était pas permis. Charles se rendit auprès des magistrats qui dressaient enquête. Comme il n'avait fouillé minutieusement toute la ville pour chercher le cadavre de son frère, il pouvait donner des renseignements de la plus grande importance. Il passa une partie de la nuit avec les magistrats, et il fut retenu près d'eux jusqu'à l'heure où l'évêque de Tréguier et son clergé vinrent célébrer un service funèbre pour le repos de l'âme des malheureux habitants de la ville devenue subitement déserte.

"Le service célébré l'ensevelissement commença. Charles alla s'agenouiller sur la tombe de sa fiancée : ses yeux étaient secs, il ne pouvait plus pleurer, mais il sentait que tout ce qu'il y avait dans son cœur d'amour, d'affection, de tendresse, se transformait en douleur que le temps ne pourrait jamais effacer.

"Charles avait cherché les trois femmes qui avaient enseveli Mariannic, mais dans la foule des assistants il n'avait pu les retrouver.

"Après l'ensevelissement des cadavres, l'enquête continua et on eut encore besoin de Charles ; puis les magistrats achevèrent leur œuvre. Il fut constaté que la ruine de la ville avait eu pour cause la rupture du lit de l'étang qui la dominait ; mais à quoi attribuer cette rupture ? L'enquête demeura

dans le doute à cet égard. On dit simplement : un *accident fatal*.

Soul de tous ses collègues, un vieux conseiller s'était obstiné à voir dans cet événement épouvantable, non pas une cause accidentelle, mais une cause criminelle. Son opinion avait été repoussée avec perte, et cependant, il l'avait maintenue sans vouloir céder. Ce magistrat ne précisait rien, ne formulait rien. Il s'était borné à faire rechercher activement un paysan dont il avait donné le signalement, et qui se nommait Merlehué. On ne l'avait pas retrouvé.

"Au moment du départ, le vieux conseiller, qui avait été l'un de ceux interrogeant le plus minutieusement Charles, le prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

"—Vous avez connu ce Merlehué ? lui demanda-t-il.

"—Oui, répondit Charles.

"—Il venait souvent dans la maison du père Mariannic ?

"—Souvent, non ; quelquefois, oui.

"—Était-il bien reçu ?

"—Oui.

"—Était-on bien pour lui ?

"—On l'accueillait comme on accueillait tous les pauvres.

"—De sorte qu'il n'avait aucun motif pour haïr la famille dans laquelle vous deviez entrer, ni vous haïr vous-même ?

"Charles regarda son interlocuteur avec étonnement.

"—Aucun ! dit-il.

"Le conseiller secoua la tête et parut réfléchir profondément ; puis après un assez long silence :

"—Vous aimiez Mariannic ? reprit-il.

"—Oh ! fit Charles avec une expression de physionomie telle, que le magistrat lui saisit les mains.

"—Pardonnez-moi, dit-il, je ne voulais pas vous faire mal ; mais il faut cependant que je continue. Ce n'est pas l'homme qui vous parle, c'est le juge qui vous interroge ; le juge auquel sa conscience dit : "Tiens toujours allumé le flambeau qui doit éclairer ta route !" Excusez-moi, monsieur, et répondez-moi clairement : aviez-vous un rival ?

"—Un rival ! s'écria Charles. Mariannic n'aimait que moi, je le jure !

"—Je vous parle, non pas d'un rival qu'elle eût aimé, mais d'un rival, au contraire qu'elle eût détesté.

"—Non, monsieur. Il y a huit mois que je suis venu à Châteaulandrin dans la famille de Mariannic. J'ai passé ces huit mois auprès d'elle et des siens, et jamais je n'ai rien vu qui pût me faire supposer qu'un autre que moi eût cherché à plaire à ma fiancée.

"—Vous en êtes sûr ?

"—Je vous le jure !"

"Charles avait affirmé avec un tel accent de conviction sincère, que le magistrat le regarda en faisant signe qu'il ne voulait plus insister. Il salua Charles et il allait s'éloigner, quand celui-ci lui prit les mains et le retenant fortement :

"—Pourquoi ces questions que vous venez de m'adresser ? dit-il.

"—Supposez que je ne vous les aie pas faites, répondit le conseiller.

"—Si, si, monsieur, je veux savoir. Je me rappelle maintenant : vous avez constamment, durant l'enquête, insisté pour qu'on vit, dans l'horrible catastrophe qui a fait périr toute une population, une cause criminelle. Que signifie donc vos questions ? Que supposez-vous ?

"—Je ne puis vous répondre nettement, car mon opinion n'a pas de bases assez solides pour que je la croie inattaquable ; mais, à défaut de conviction sérieuse, je suppose. . .

"—Et que supposez-vous ? demanda Charles, auquel cette conversation causait l'émotion la plus vive.

"—Je suppose, dit le magistrat d'une voix grave, que l'étang n'a pas crevé naturellement, mais que sa digue a été rompue dans une intention criminelle.

"Charles recula comme frappé d'horreur.

"—Et qui accusez-vous, mon Dieu ? demanda-t-il enfin.

"—Personne, dit vivement le magistrat. Je suppose, mais je n'accuse pas. Ne me faites pas dire plus que je n'ai dit.

“ Et cette fois le magistrat s'éloigna, laissant Charles plongé dans les réflexions les plus poignantes. Mais le conseiller n'avait pas fait vingt pas, que revenant précipitamment vers le gentilhomme :

—Souvenez-vous de ce nom, Merlehüe ! dit-il ; et si jamais vous rencontrez celui qui le porte, conduisez-le à Saint-Brieuc : c'est là où je demeure.

“ Et le magistrat partit ; Charles ne devait plus le revoir. Le jeune homme emportait de Châteaulandrin la tristesse et le vide. Il parcourut la province sans pouvoir retrouver son frère, sans avoir aucune nouvelle de ce Merlehüe qu'il eût voulu rencontrer au prix de ce qui lui restait à vivre.

“ Au bout de six mois de recherches infructueuses, Charles fut convaincu que son frère avait réellement péri dans la catastrophe de Châteaulandrin, ainsi qu'il l'avait toujours supposé, mais que son cadavre avait été entraîné par les eaux dans quelque gouffre. Au reste, cet événement n'eût pas été le seul : on avait constaté que les eaux, en s'écoulant, avaient emporté des corps, dont quelques-uns avaient été retrouvés dans le *Ruisseau des pleurs* (le *Leff*), absolument défigurés par la décomposition. Sans aucun doute, le frère de Charles et Merlehüe, dont on ne pouvait non plus découvrir aucune trace, avaient été entraînés par les eaux,

“ Seul au monde, sans famille, sans parents, sans ami, sans rien qui l'attachât à la vie, Charles, dont la douleur torturait le cœur, songea à abandonner le monde et à demander des consolations à la religion : il voulut aller s'enfermer dans un cloître.

“ Avant d'accomplir sa résolution, il fit un pèlerinage à Châteaulandrin. Il trouva la ville muette et close, cadavre de cité. La vie, emportée par les eaux n'était pas revenue. Une lumière brûlait dans l'église en l'honneur des morts. L'homme chargé d'entretenir ce pieux luminaire était le seul habitant de Châteaulandrin.

“ Charles s'arrêta devant la maison qu'avait habitée Mariannic ; mais il ne se sentit pas le courage d'en franchir le seuil. Il y avait plus de six mois que la catastrophe avait eu lieu, et toutes les circonstances qui avaient accompagné le départ de Charles et son retour se retraçaient minutieusement dans son esprit. Il sentait sa douleur augmenter avec le souvenir.

XII

LE CHOUAN.

Crochetout s'était arrêté. Encore une fois l'émotion l'empêchait de continuer. Delbroy attendait dans un respectueux silence. Le jeune homme n'avait jamais vu sous cet aspect nouveau le terrible capitaine corsaire : ce digne émule de nos rois de la mer, des Surcouf, des Marcof, des Dutertre, des La Cousinerie, Crochetout n'était pas le même homme.

A mesure qu'il parlait, son visage prenait une expression qui ne lui était pas habituelle et qui donnait à sa physionomie un cachet de grandeur aristocratique réellement extraordinaire. Son geste grave et sobre, sa voix sombre et voilée, mais douce et persuasive, sa pose à la fois noble et fière n'avaient plus aucun rapport avec les manières rudes du marin, avec son organe sonore aux accents impétueux et ses allures déhanchées. Son regard avait perdu son éclat, et sa lèvre, ordinairement contractée par un rictus de lion, s'abaissait avec cette expression de tristesse désolée que les peintres donnent aux martyrs.

Crochetout demeura ainsi plusieurs minutes, absorbé dans ses pensées ; puis relevant la tête d'un mouvement brusque comme il l'avait déjà fait chaque fois qu'il avait voulu secouer le fardeau qui paraissait peser sur son âme :

—A cette époque, il y avait des couvents d'hommes dans toute la province, reprit-il ; Charles se rendit au plus austère et y entra. Il se conforma à la vie cloîtrée, acceptant toutes les privations et vivant sans adresser la parole à ceux qui l'entouraient, mais se refusant cependant à prononcer des vœux. A chaque exhortation du supérieur à cet égard, il répondait :

—Mon père, mes pensées sont encore trop attachées aux

choses du monde ; je ne me sens pas encore digne d'appartenir à Dieu.”

“ Les années s'écoulèrent, et, si l'oubli ne vint pas au cœur de Charles, l'habitude des pratiques religieuses le contraignit à un genre d'existence qui absorba tous ses instants, et peu à peu l'élevation de la prière rendit le calme à son âme.

“ Le couvent dans lequel il s'était retiré était à vingt-cinq lieues de Brest, il était situé près de Plouyévedé. Un jour que le supérieur du cloître avait quelque réclamation à adresser aux autorités maritimes, il chargea Charles de se rendre à Brest.

“ On était alors en 1790, il y avait vingt ans que Charles était entré au couvent et qu'il n'en avait franchi le seuil. Il ignorait à peu près ce qui se passait au dehors, car les événements politiques n'avaient aucun intérêt pour lui... C'était l'époque où La Ronarrie, embrassant la Bretagne entière et une partie de la Vendée dans sa gigantesque conspiration, allumait le premier les rouges brandons de la guerre civile.

“ Toutes les paroisses commençaient à s'armer ouvertement et déjà bien des massacres avaient eu lieu, déjà la terre bretonne avait été inondée de sang français. Surpris par l'agitation qui régnait dans les campagnes, cet homme, qui depuis un cinquième de siècle vivait entre de hautes murailles, oubliant que le reste du monde existait, cet homme fut saisi d'un sentiment de doute craintif, semblable à celui qu'éprouve une bête fauve retenue longtemps prisonnière dans une cage et rendue subitement à la liberté.

“ Il partit cependant pour obéir à l'ordre de son supérieur et accomplir la mission qui intéressait la communauté entière.

“ Pour bien comprendre ce qui me reste encore à te dire, continua Crochetout en changeant de ton, il faut que je t'apprenne un détail que j'ai omis, Charles était de famille noble, son père se nommait le baron de Laverdi et avait été capitaine de vaisseau dans la marine royale. Il était mort bravement en combattant les ennemis de son pays.

“ Charles qui, lui aussi, avait embrassé la noble carrière dans laquelle s'étaient illustrés ses ancêtres, Charles sortait des gardes-marines et assistait à son premier combat alors que son père tomba frappé. Cette mort avait rendu le jeune homme à demi fou, il s'était rué sur les Anglais et avait accompli des prodiges d'audace tels qu'il avait été nommé enseigne de vaisseau.

“ Le père de Mariannic avait été un ancien ami du baron. A l'une de ses dernières campagnes, Charles avait été blessé gravement et ramené à Brest. L'ancien ami de son père avait été le chercher et l'avait ramené chez lui pour le soigner. C'est ainsi que Charles et que Mariannic s'étaient connus.

“ En quittant la marine pour se retirer dans un cloître, Charles avait fait l'abandon de tous ses biens au monastère, car il avait confié au supérieur et son nom et sa position sociale. C'était parce que Charles était un ancien marin que le supérieur l'envoyait à Brest, pensant avec raison que cette qualité lui donnerait un plus libre accès auprès des autorités de la ville à propos de la réclamation à leur adresser.

“ Charles se mit donc en route, ainsi que je te le disais. Tout d'abord il ne fit aucune mauvaise rencontre, sa robe de moine inspirant le respect. Le lendemain de son départ, le soleil se levait quand il atteignit un bouquet de bois. Charles s'arrêta et regarda avec effroi autour de lui.

“ Les arbres étaient tronés de balles, les buissons brisés et la terre piétinée. De loin en loin, on voyait la route semée de boutons, de cheveux, de brins de laine tordus, arrachés à des épaulettes, de papiers à cartouche, de lambeaux de chapeaux bretons percés par le sabre ou la baïonnette et de flaques de sang à demi figé. Tout indiquait qu'un engagement vif et récent avait eu lieu dans cet endroit.

“ Quand aux cadavres, ils avaient disparu. Sans doute, les paysans étaient venus pendant la nuit leur donner la sépulture et les femmes avaient dû parcourir le champ de bataille, le bissac sur l'épaule, dépouillant tour à tour les morts cancanis et disant une prière pour les leurs.

« Charles, lui aussi, pria sur ce champ de carnage encore rouge de sang ; puis il voulut se remettre en route quand il vit les roseaux d'un marais voisin s'agiter. Un cliquetis de fer retentit, la pointe d'une baïonnette apparut, puis une figure sanglante se souleva avec effort.

« Charles s'avança précipitamment. Il avait reconnu un paysan à la coupe des vêtements. Ce malheureux avait une horrible blessure qui lui trouait la poitrine, le côté droit du visage déchiré et deux autres blessures aux jambes. Charles lui prodigua ses soins et l'aida à s'asseoir sur le gazon, puis il alla à la mare et trempa dans l'eau son mouchoir qu'il rapporta au blessé.

« Celui-ci, qui n'avait pas encore prononcé une parole, poussa un soupir de soulagement. Ses regards ternes se levèrent sur Charles et, en apercevant la robe de moine, un éclair de joie illumina son visage ensanglanté et méconnaissable.

«—Je vais mourir ! balbutia-t-il. Je le sens, j'en ai pour un quart-d'heure peut-être... mais... Dieu est bon ! Il n'a pas voulu que je sois damné... je ne mourrai pas sans confession...

« Puis joignant les mains :

«—Mon père, écoutez-moi ! continua-t-il. Je sens la mort qui vient.

« Charles secoua péniblement la tête :

«—Hélas ! dit-il, je puis prier avec et pour vous, mon ami, mais je ne puis faire plus !

« Le mourant jeta un regard effaré sur la robe de Charles.

«—Je ne suis pas prêtre, dit doucement l'ancien marin, je ne puis écouter votre confession ni vous absoudre.

«—Ah ! dit le blessé avec un amer sourire, vous refusez de m'entendre ?

«—Je vous dis la vérité !

« L'homme fit un effort pour se redresser.

«—Jurez-moi que vous n'êtes pas prêtre ! dit-il.

«—Je vous le jure.

«—Alors, puisque vous ne pouvez m'absoudre, vous pourrez peut-être me venger... Ce n'est plus ma confession que vous allez entendre, c'est un aveu que vous allez recevoir... J'ai là un secret qui depuis vingt ans me torture le cœur... Il faut avant de mourir que je décharge ma conscience...

«—Je vous écoute, dit Charles en s'agenouillant près du blessé.

«—J'ai tué bien du monde, commença le mourant, et si je souffre, c'est justice. Pour vingt mille livres en or, j'ai vendu mon âme, car j'irai en enfer !... Ceux de Châteaulandrin sont en paradis, eux !

« En entendant prononcer le nom de cette ville, Charles était devenu plus pâle que le malheureux dont la respiration sifflante indiquait l'agonie prochaine.

«—Châteaulandrin ! répéta-t-il. Pourquoi parlez-vous de cette ville ?

«—Parce que c'est là le sujet de mes remords !

«—Comment ? Que voulez-vous dire ! Oh ! parlez ! parlez vite !

«—C'est moi qui ai été cause de l'inondation de la ville... c'est moi qui ai fait un trou aux digues !

« Un cri rauque avait retenti, Charles avait bondi en battant l'air de ses bras, puis se précipitant vers le blessé, il l'étreignit à la gorge.

«—Misérable ! dit-il.

« Le blessé ne se débattit même pas. Il n'en avait plus la force. Dans le mouvement si brusque que Charles avait fait, sa robe s'était dérangée, son capuchon était tombé en arrière et sa tête apparaissait en pleine lumière.

« Le blessé poussa un cri et ouvrit des yeux énormes.

«—Mon Dieu ! dit-il en joignant les mains. Est-ce une vision ?... C'est M. de Laverdi !

« Charles redevenu maître de lui avait cessé d'étreindre cet homme qui ne pouvait opposer la moindre résistance. En entendant prononcer son nom, il tressaillit encore :

«—Qui donc es-tu ? demanda-t-il.

« Le blessé baissa la tête avec un sentiment de honte.

«—Je vais mourir, dit-il, pourquoi mentir ? Je me nomme Merlehüe !

«—Merlehüe ! répéta Charles dont tous les souvenirs se réveillaient avec une violence effrayante. Mais tu as habité Châteaulandrin ?

«—Oui... oui !... Oh ! vous m'avez bien connu, monsieur Charles, j'allais souvent chez le père de mademoiselle Mari annic...

«—Et c'est toi, moine, qui a rompu les digues ?

«—Oui... oui !... Oh ! ne me maudissez pas, je vais mourir ! que j'entende au moins une parole de pitié !

«—As-tu donc eu pitié de ceux que tu as tués si lâchement ?

«—Grâce !

«—Pas de grâce pour toi ! Dieu m'a mis sur ta route pour que le châtement surgisse à l'heure suprême !

«—Pitié !

«—Non ! Tu n'as pas eu de pitié ni pour les femmes, ni pour les vieillards, ni pour les enfants, pourquoi en aurais-je pour toi ?

«—Je vais mourir.

«—Tu seras damné.

«—Oh ! je souffre !... je souffre ! De l'eau ! par grâce, de l'eau !

« Charles hésita un moment, puis, il alla à la mare, y reprit de l'eau qu'il rapporta au mourant. Celui-ci but avidement.

« Charles se rapprocha de lui et lui saisissant les mains :

«—Tu vas tout m'avouer, dit-il avec un accent menaçant

XIII

LA CONFESSION

« Le blessé hésitait à parler. Charles fit un geste menaçant que Merlehüe ne vit pas. Enfin, se redressant péniblement, le paysan leva les mains vers le moine :

«—Pourquoi as-tu commis ce crime épouvantable ? demanda Charles.

«—Pourquoi ? Pour gagner vingt mille livres en or.

«—Tu as fait payer ton crime, tu as vendu ton infamie, tu as trafiqué de la vie de créatures innocentes ?

«—Oh ! j'ai été poussé.

«—Et par qui ?

«—Par un plus infâme que moi.

«—Et celui-là, qui donc est-il ?

«—Le blessé hésita encore.

«—Parle ! s'écria Charles. Quel est celui qui t'a poussé au crime ?

«—Votre frère !

«—Tu as menti ! s'écria le moine d'une voix qui n'avait rien d'humain.

«—Un mourant ne ment pas, murmura Merlehüe. Dieu m'entend, répondit le moribond. D'ailleurs votre frère n'est pas mort.

«—Pas mort ! s'écria Charles. Où est-il ?

«—Je ne sais pas, mais il n'est pas mort, voilà ce dont je suis sûr.

« Charles demeurait haletant, indécis, en proie à l'exaltation la plus vive. Les pensées les plus contraires se heurtaient dans son cerveau en ébullition. Tous ces souvenirs d'un passé terrible, toutes ces angoisses d'une autre époque, tous ces tourments qui jadis avaient torturé son âme et dont le calme du cloître, la puissance de la foi religieuse avaient un instant triomphé, revenaient plus vivaces, plus déchirants. Charles crut qu'il allait devenir fou, mais il fit un effort surhumain pour dominer son émotion, car il comprenait que l'homme qu'il avait en face de lui, et qui seul peut-être au monde pouvait éclaircir le mystère qui avait fait le malheur de toute son existence, serait mort dans quelques minutes. Il fallait le faire parler encore.

« Se penchant vers le moribond, dont la respiration devenait de plus en plus difficile :

«—Peux-tu prouver que celui dont tu parles a été aussi criminel que tu le dis ? demanda-t-il.

—Je n'ai pas de preuves à donner à cette heure, répondit le paysan, mais je sais ce qui s'est passé.

—Que s'est-il passé ? Parle vite et dis la vérité tout entière, je te jure que si tu avoues tout, je ne te ferai aucun mal tant que tu vivras, et que si tu meurs, je prierai le Seigneur d'avoir pitié de toi.

—Vous ferez dire une messe ? dit le paysan dont l'œil étoit se ranima.

—Je te le promets.

—Alors j'ai foi en vous et je vous dirai tout. D'ailleurs, ma conscience est chargée et il me semble qu'elle sera plus légère en vous prenant pour confesseur. C'est votre frère qui a tout fait... c'est un monstre... Il aimait mademoiselle Mariannic sans que ni vous ni elle pussiez le savoir... Oui, il l'aimait, et comme il savait qu'elle vous adorait et qu'elle le repoussait, il a voulu employer la violence.

—Après ? après ? demanda Charles en se contenant.

—La violence n'était pas facile à employer dans cette maison qu'habitait Mariannic avec sa famille... elle n'était jamais seule. Alors la pensée de l'étang lui vint à l'esprit... et voici comment elle lui vint..."

Le mourant s'arrêta, car l'air ne pénétrait plus que difficilement dans ses poumons. Charles, la main droite passée sous sa robe, se déchirait les chairs de la poitrine avec ses ongles aigus, il eut la force d'attendre sans dire un mot.

—Un jour, reprit le paysan avec une contorsion douloureuse, un jour, que je me promenais près de la digue... je cherchais des herbages dans les eaux de l'étang... je rencontrai votre frère... j'étais en train d'examiner la digue. "Que fais-tu là ? me demanda-t-il.—Je regarde de quelle épaisseur de pierre dépend l'existence de tous ceux de Châteaulandrin," répondis-je. Il s'approcha et regarda aussi. "C'est vrai, dit-il, quelques coups de hache là, et la ville est submergée.—Oui, dis-je ; oh ! si on était méchant !" Il me regarda. "Es-tu heureux ? me demanda-t-il.—Je suis pauvre répondis-je, et c'était la vérité.—Aimerais-tu être riche ?—Oh ! oui, j'irais à Paris." Paris, c'était mon rêve, et j'aurais donné ma part de paradis pour y aller. Il me regarda encore, puis il s'en alla sans rien dire de plus. Je rentrai dans la ville et je pensai au monsieur... Je voulais savoir pourquoi il m'avait parlé : je me mis à l'épier... J'allais souvent chez le père de mademoiselle Mariannic, cela m'était facile... Je ne découvris rien d'abord, mais j'étais l'ami de son valet de chambre.

Le blessé s'interrompit et porta la main à sa poitrine, comme si la parole eût été subitement arrêtée dans le larynx.

—Après ? après ? continue ! s'écria Charles en passant son bras derrière lui pour le maintenir.

—Je ne puis... je ne... puis... balbutia le moribond ; de l'eau !

Charles se précipita, il revint avec de l'eau ramassée dans une pierre creuse. Le mourant but cette eau avec avidité ; il parut reprendre un peu de force.

La mort vient... dit-il ; j'ai les jambes glacées... il faut que je me dépêche. Ecoutez-moi : je jure que je vais dire la vérité. J'appris par le valet que son maître aimait Mariannic, et, ne pouvant s'en faire écouter, avait résolu d'employer les moyens les plus extrêmes. Que se passa-t-il ? je ne sais. Votre frère vint me trouver et me proposa une fortune si, à une heure dite, à un jour donné, je voulais rompre les digues. Je refusai d'abord. Enfin, les mauvais génies me poussa à accepter pour vingt mille livres. Ce jour était celui de la Saint-Jean, et le moment, celui où vous auriez quitté la ville. J'étais là, couché dans les roseaux, ma hache à la main ; quand vous êtes passé, je vous ai vu vous retourner, puis, quand vous fûtes bien loin, je donnai le premier coup. Entre ce premier coup et l'instant de l'inondation générale, il devait y avoir une demi-heure. Je redescendis à la ville ; votre frère m'avait donné deux cents louis d'avance, il devait me donner le reste en un bon, payable chez un banquier de Paris. Arrivé à la maison, je le fis demander, ainsi que cela était convenu. J'étais haletant, car je croyais entendre déjà mugir le torrent

qui allait fondre sur la ville. Il me fit répondre de l'attendre. Je courus chez le valet de chambre pour le prévenir et le faire partir avec moi, car il savait tout. Il était mort : il venait d'être tué d'un coup de poignard. Ce fut une révélation soudaine du sort qui m'attendait. J'entendis le pas de votre frère résonner dans une pièce voisine, j'ouvris une fenêtre et je sautai dans le jardin. Je me mis à fuir, j'atteignis la campagne, tandis que la foule était encore sur la place autour du feu de Saint-Jean. Il était temps, l'eau arrivait comme une avalanche. L'étang tout entier se ruait sur Châteaulandrin. J'eus peur... je me sauvai... Qu'arriva-t-il ? je l'ignore... j'étais fou... Je vis passer un homme à cheval : c'était votre frère, il ne m'aperçut pas. Puis je n'entendis plus rien que le murmure effrayant de l'eau. Ma terreur devint extrême... je me sauvai sans savoir où j'allais... je quittai la province... Depuis ce temps, je... je..."

La parole s'arrêta subitement sur les lèvres du blessé. Il se dressa violemment, puis il retomba : il était mort."

XIV

LE SERMENT.

—Tu n'as rien perdu de ce que je viens de te dire, n'est-ce pas ? dit Crochetout en prenant la main du jeune officier.

—Rien, répondit Delbroy. Ce récit s'est gravé dans ma mémoire, et je vous jure que rien ne saura l'effacer.

Crochetout se leva, s'avança vers la mer dont le reflux emportait au loin les vagues : il interrogea l'immense plaine liquide de cet œil du marin auquel rien n'échappe.

—Nous avons encore du temps, murmura-t-il, je puis achever. D'ailleurs, Nordet n'a fait aucun signal, donc nos compagnons n'ont rien à redouter.

—Voulez-vous que je m'assure ? demanda Delbroy en faisant un mouvement pour s'avancer.

—Inutile. Ecoute-moi ! Les moments sont précieux ! Le chouan était mort dans une crise plus violente. Charles s'assura qu'il n'existait aucun moyen de rappeler à la vie ce malheureux, qu'il devait haïr comme homme, mais qu'il était de son devoir de secourir comme chrétien.

Convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire, il s'agenouilla près du cadavre, sur l'herbe teinte de sang, et il pria longuement. Quand il eut imploré la miséricorde divine pour celui qui venait de quitter la terre, il creusa une fosse à l'aide d'une bêche qu'il trouva dans un champ voisin, et il enterra le corps du paysan.

Le lendemain il arrivait à Brest, où déjà les idées révolutionnaires faisaient tourner toutes les têtes. Il vit les autorités au nom de son couvent, mais ne put rien obtenir : on ne parlait que de la destruction prochaine des cloîtres.

Charles était en proie aux souffrances morales les plus vives. Les paroles du moribond retentissaient à chaque minute à ses oreilles et le faisaient frissonner d'horreur.

Il cherchait à éloigner ces pensées terribles, mais il ne pouvait y parvenir. Les paroles revenaient plus pénétrantes, et tout s'expliquait peu à peu dans ce monstrueux mystère, tout devenait lucide.

Charles se rappelait certains regards de son frère, des mots, des intonations auxquels alors il n'avait pas attaché d'importance et qui lui paraissaient déceler la passion inspirée par Mariannic.

Cependant la Révolution marchait à grands pas et faisait des progrès rapides. Charles assistait à cette émancipation de l'esprit français comme témoin insensible d'un spectacle sans intérêt pour lui.

Il était demeuré un mois à Brest. Quand il lui fut prouvé que ses démarches devaient être infructueuses, il se décida à retourner au couvent. La souffrance se peignait en stigmates effrayants sur son visage. Mais avant de songer au parti qu'il devait prendre pour lui-même, il voulait terminer les affaires dont il avait été chargé. Il était resté près de deux mois absent.

Quand il arriva au couvent, il ne trouva plus que ruines

et condres. La communauté avait été contrainte d'abandonner le cloître dévasté et incendié.

" Charles erra alors sur cette terre bretonne, seul au monde et livré aux pensées qui tourmentaient son âme. Ce qu'il a souffert, on ne doit pas le souffrir en enfer. Quo devait-il faire ? Il l'ignorait. Il ne pouvait prendre un parti, car tous les moyens d'action lui manquaient.

" Poussé par ses souvenirs, il revint à Châteaulandrin. Il trouva la ville toujours déserte et triste ; l'étang refoulé dans son lit grondait toujours. Il alla s'agenouiller sur la tombe de Mariannic, et il pria et pleura. Quand il se releva, sa résolution était arrêtée.

" — Je retrouverai le monstre qui, pour assassiner lâchement une femme, n'a pas reculé devant le plus grand des crimes, s'écria-t-il. Je retrouverai celui que j'ai nommé mon frère et qui a changé ma vie en un deuil éternel."

" Alors entr'ouvrant sa robe de bure, le moine prit, dans une cachette pratiquée dans l'étoffe, un petit paquet dûment scellé. Il déchira l'enveloppe et en tira un portrait-miniature représentant un officier de la marine royale en uniforme, et un papier fermé en forme de lettre. Charles examina longuement le portrait, puis s'agenouillant, il plaça ce portrait sur la tombe de Mariannic.

" — O vous, qui avez été le meilleur des pères, dit-il, ô toi, qui eusses été la plus chaste des épouses, vous, enfin, qui êtes ma mère, tout ce que j'ai aimé sur la terre, écoutez-moi, et que mes paroles montent vers vous dans le ciel. Depuis que la vérité s'est faite, je n'ai eu qu'une pensée. La punition du coupable. J'ai lutté tant que j'ai pu, car je croyais avoir appris le pardon des offenses, mais... D'ailleurs, la justice divine veut aussi la punition des crimes. Eh bien ! je serai le bras qui frappera au nom de Dieu. Sur ce portrait que vous m'avez donné en mourant, mon père, et qui a été taché de votre sang, sur ta tombe, Mariannic, je fais le serment de vous venger tous deux. Oui, je jure de te venger, toi, pauvre femme, de celui qui a osé insulter ta vertu par une action coupable qui a brisé ta vie, parce qu'il ne pouvait te faire infâme. Je jure de vous venger, mon père, de celui qui a torturé votre noble cœur.

" Charles dépouilla sa robe, il alla recueillir des branches sèches, il fit un foyer ardent devant la tombe et brûla sa robe de moine. Aucun œil ne l'attachant au culte monastique, il quitta Châteaulandrin.

XV

L'INSTINCT.

" Charles avait un grand projet, continua le commandant, et il voulait mettre ce projet à exécution avec cette ténacité qui était l'une des qualités de sa nature. Malheureusement tout était contre lui : la longueur du temps écoulé, la dispersion de la noblesse, l'état de trouble dans lequel était la France.

" Il y avait vingt ans qu'il avait quitté le monde pour le cloître, et il ignorait absolument ce que durant ces vingt ans avait pu devenir ce frère, cause de tous ses maux. Mais, pour retrouver et punir le coupable, la première condition était de pouvoir disposer de sommes importantes, et Charles n'avait rien. Il avait abandonné ses biens au couvent alors qu'il s'y était retiré, et ces biens, considérés comme biens ecclésiastiques, venaient d'être placés sous séquestre.

" Charles n'avait donc rien, absolument rien. Il vivait de la charité des paysans qui lui donnaient l'hospitalité dans les fermes.

" Un soir qu'il errait solitairement et désespéré sur la place de Roscoff, se demandant comment il parviendrait à se créer les ressources qui lui étaient nécessaires, une voile apparut, longeant l'île de Rotz. C'était un petit navire portant à sa corne le pavillon tricolore et paraissant fuir devant le vent.

" A la suite de ce navire en surgit un autre plus gros, lui appuyant évidemment la chasse. Les couleurs anglaises flottaient à la drisse de flamme de celui-là.

" Les deux navires se rapprochaient rapidement de terre. Il était constant que le français cherchait à se réfugier à Roscoff, et que l'anglais manœuvrait au contraire pour lui barrer le passage... Il réussit. Le navire français, qui n'était autre qu'un gros lougre armé en guerre, se vit couper par la corvette anglaise, et le feu commença aussitôt. La brise qui venait de terre emportait la fumée au large et permettait à Charles de distinguer nettement les phases du combat.

" Charles savait qu'il n'y avait pas en ce moment à Roscoff une seule embarcation ni un seul marin disponibles, tous les marins ayant été envoyés à Brest pour armer la flotte de réserve ; on n'avait laissé à Roscoff, comme dans les autres petits ports de la côte, que les barques de pêche ne pouvant être employées au service de l'État.

" Le Lougre n'avait donc aucun secours à attendre de la terre, s'il voulait échapper, il fallait qu'il fit bravement sa route. Charles demeura immobile, assistant de la plage à ce combat inégal.

" Debout sur la roche, il sentit tout à coup se réveiller en lui ses instincts d'homme de mer. Il se prit à trembler, à frémir. Ses détonations, en arrivant jusqu'à lui, trouvaient dans son cœur un écho qui faisait vibrer des cordes qu'il eût cru muettes. La fumée de la poudre le grisait, et par un mouvement machinal il porta la main à sa hanche comme pour y chercher la poignée d'un sabre.

" Le combat durait depuis une demi-heure avec un égal acharnement des deux parts. Tous les habitants étaient accourus sur la côte, et suivaient, palpitants, les péripéties du drame ; mais tous les fronts étaient sombres, tous les visages exprimaient la douleur. Le doute n'était pas permis sur l'issue du combat ; le lougre allait ou couler ou être contraint à amener ses couleurs.

" Tout à coup, quelque chose d'étrange, d'intraduisible, d'inexplicable, se passa dans l'âme de Charles. En une seconde tout le passé douloureux s'effaça et fit place à un élan invincible de patriotisme.

" Un canot était amarré à quelques brasses de la plage. Charles se jeta à la nage, sauta dans l'embarcation, passa sous le feu de l'anglais et il accosta le bâtiment français.

" Le commandant du lougre venait d'être tué. Charles s'élança à la place qu'il occupait. Sans se rendre compte du sentiment auquel il obéissait, le commandant amaneuvre hardi. Les matelots du lougre le regardaient sans comprendre ; ils hésitaient, ils ne savaient d'où leur venait ce chef inattendu. Que fit Charles ? Que dit Charles ? je ne saurais l'expliquer aujourd'hui.

" Une heure après, la corvette anglaise, prête à couler bas, amenait son pavillon ; et le lougre, la traînant à sa remorque, rentrait avec elle à Roscoff, aux applaudissements enthousiastes des habitants.

" Les matelots du lougre étaient ivres de joie et ce fut porté par eux que Charles descendit à terre. Le lougre était de Roscoff. Son propriétaire vint demander à Charles ce qu'il pouvait faire pour lui.

" — La corvette anglaise est à vous, dit-il ; donnez-moi en échange le commandement du lougre avec lequel je viens de vaincre, armez-le, donnez-moi un équipage et des lettres de marque, je vous promets de belles parts de prise."

" L'armateur fit ce que Charles lui demandait, et bientôt le lougre allait croiser dans la Manche, où il devint la terreur de la marine marchande anglaise.

" Charles s'était tenu ce raisonnement :

" — Il me faut une somme d'argent telle, que je ne puisse reculer devant aucun obstacle pour atteindre mon but. Cette somme, je l'amasserai au prix de mon sang."

" En quelques mois la réputation du corsaire devint telle, qu'un armateur de Bordeaux lui offrit le commandement d'une corvette bien grée et bien armée, pour aller croiser dans l'océan Indien. Charles partit en se jurant à lui-même de ne revenir en France que lorsqu'il aurait réalisé la fortune dont il avait besoin.

« Seulement il lui fallait un nom : il ne voulut pas donner celui de ses ancêtres, et il hésitait. Les matelots alors le surnommèrent Crochetout... et il accepta.

— Crochetout ! s'écria Delbroy ; c'est donc...

— C'est mon histoire que je viens de te raconter, continua le corsaire. Maintenant tu dois comprendre ? Après une croisière de trois années, je rentrais en France plus riche que je n'eusse jamais osé l'espérer. La première partie de mon vœu était accomplie : j'allais pouvoir enfin me livrer à ces recherches qui font désormais le but de ma vie. Les Anglais, en me forçant à faire sauter la *Brûle-Gueule*, ont du même coup anéanti tous mes efforts de trois années... et ruiné toutes mes espérances !

Un silence suivit ces paroles. Sous l'impression des sentiments violents qui les agitaient, les deux hommes demeuraient muets et absorbés.

— Tu sais tout, reprit enfin le commandant. Si je viens à être tué, que feras-tu ?

— Avant de vous répondre, commandant, dit Delbroy d'une voix grave, laissez-moi vous interroger. Vous m'avez parlé de l'amour que je ressentais, vous m'avez parlé de la rencontre étrange que j'avais faite aujourd'hui à l'heure du danger ; qui donc, commandant, vous a dit cela ?

— Celui qui vient de m'écrire.

— Le muet ?

— Oui, celui qui...

Un sifflement, accompagné de modulations rapides, retentit dans les airs et coupa la parole sur les lèvres du capitaine corsaire.

— Nordèt appelle, dit-il ; viens, peut-être ont-ils besoin de nous.

Les deux hommes s'élançèrent, longeant le pied de la falaise dans la direction de la grotte où étaient demeurés cachés les matelots de la *Brûle-Gueule*.

En cet instant, le cri de la chouette se fit entendre au loin et fut répété d'échos en échos.

XVI

LA CAVERNE.

Crochetout et Delbroy, marchant d'un pas rapide, la respiration courte et oppressée, n'échangeaient pas une parole. En dépit des obstacles qui se dressaient sur leur route, ils redoublaient d'agilité et de vigueur pour regagner la caverne.

Le capitaine corsaire paraissait, tout en avançant, prêter l'oreille de la manière la plus attentive. Qui eût vu alors cet homme n'eût certes pas reconnu celui qui, tout à l'heure, racontait les tristes souvenirs d'un passé douloureux ; ce n'était plus le fiancé malheureux de l'infortunée Mariannic, ce n'était plus le reclus de vingt années, c'était le hardi aventurier habitué à lutter avec tous les dangers et à triompher de tous ; c'était bien enfin le commandant de la corvette dont la carène brisée gisait éparpillée sous les eaux dans la baie.

Crochetout filait le long de la falaise, le cou tendu, la main posée sur la crosse d'un des pistolets passés à sa ceinture, l'œil au guet, le corps à demi couché comme un jaguar qui sent sa proie sans la voir et qui s'apprête à bondir.

— Qu'avez-vous donc, commandant ? dit Delbroy en pressant le pas pour marcher sur la même ligne que son chef.

Crochetout se pencha encore et étendit son bras dans la direction de la mer.

— Ne vois-tu rien ? répondit-il.

— Rien, dit le lieutenant, absolument rien.

— Alors je me suis trompé. Il m'avait semblé apercevoir, non pas une embarcation, mais l'ombre portée par un canot enlevé par la lame ; le canot eût été de l'autre côté de la falaise.

— Je n'ai rien vu.

— Avançons plus vite. Tonnerre ! nous nous sommes trop éloignés.

Quelques instants après, les deux hommes, précipitant encore leur course, atteignaient la pointe de la falaise qui leur

dérobait la vue de l'horizon ; ils doublèrent d'un même élan cette pointe, mais ils s'arrêterent tous deux subitement en étouffant un cri de colère.

L'horizon, borné depuis longtemps, s'élargissait brusquement et offrait le magique spectacle de la plume liquide s'étendant à perte de vue et éclairée par les reflets argentés de la lune ; les falaises, rentrant à gauche, prétaient encore de l'immensité au tableau.

Deux heures avant, peut-être, alors que Crochetout et son lieutenant avaient passé en cet endroit, la mer était calme, unie et solitaire, ainsi qu'elle l'avait fait remarquer le commandant. Maintenant il n'en était plus ainsi : la mer était toujours calme, comme elle l'est par un beau temps à la marée basse, mais au loin, par les rayons de l'astre des nuits, apparaissait une ligne noire formée de petits points disséminés régulièrement sur les flots.

C'était la vue de cette ligne, que l'œil d'un homme de terre eût à peine remarqué, qui avait fait arrêter brusquement Crochetout et Delbroy dans leur course et qui avait arraché de leur poitrine un cri que la prudence avait étouffé au passage.

— Les Anglais, murmura le corsaire ; le muet avait raison, il ne me trompait pas ! Ce sont ces embarcations que Nordèt nous a signalées avec son coup de sifflet : elles cernent la côte et seront sur nous avec la marée... Tonnerre ! j'ai trop tardé !

En cet instant le cri de la chouette retentit encore sur la crête des falaises, paraissant tomber du ciel, puis à ce cri en succéda un autre, puis un autre encore. Durant deux secondes, ce fut un concert à croire que tous les oiseaux de nuit de la Bretagne s'étaient donné rendez-vous sur la côte. Crochetout avait écouté avec une attention profonde.

— Le premier cri est parti du sud, dit-il, le dernier a retenti du nord ; la falaise est cernée comme la mer, il y a là-haut dans les genêts et les bruyères une chaîne de chouans, comme il y a là-bas une chaîne d'Anglais ! Nous sommes pris au trébuchet, Delbroy, la mort va venir !... Souviens-toi de ce que je t'ai demandé !

— Commandant, je...

— Tu n'as rien juré, interrompit Crochetout, tu n'es pas engagé, je le sais, mais nous allons nous battre, tu n'ignores plus ce que je désire... Quand je sera tué, tu feras ce que tu voudras !

Et, entraînant son compagnon sans lui permettre de lui répondre, il reprit sa marche rapide.

— Est-ce vous, commandant ? demanda une voix, tandis que le craquement d'une batterie de fusil retentissait dans la nuit.

— Oui, dit vivement Crochetout.

— Bas les armes. Figolet !

Crochetout et Delbroy, parvenus au pied de la grotte, escadèrent rapidement le rocher ; Nordèt, Figolet et Hervey étaient toujours placés en vigie sur les récifs disposés en triangle en face de l'entrée de la caverne creusée par la mer.

— Commandant, dit Nordèt, je m'ai permis de siffler la manœuvre, attenda que le moussaillon, qu'est malin comme une bête, avait relevé en grand les coquilles de noix de...

Crochetout l'interrompit du geste.

— Où est Cartahut ? demanda-t-il.

— Présent, mon commandant, répondit un matelot en s'avançant.

— Tu as quitté la falaise ?

— Mon commandant, M. Delbroy m'avait donné l'ordre, en me laissant en vigie là-haut, de m'affiler s'il y avait du nouveau, pour venir vous prévenir. Eh bien ! il y en a, du nouveau, et à preuve c'est qu'à cette heure tous ces faillis chiens de terriens du diable se bourlinguent le tempérament à se promener dans leurs satanés herbages, ou qu'une corvette disparaîtrait en grand.

— C'est bien ce que j'avais pensé ! dit Crochetout après un silence.

Puis, redressant sa tête au regard fier et à l'expression héroïque :

—Vieux, dit-il en s'adressant aux matelots qui l'entouraient et en prenant ces allures brusques et familières qu'il avait un moment abandonnées en racontant sa lugubre histoire, vieux, c'est ici comme c'était à bord de la *Brûle-Gueule* : Anglais en proue et chouans en poupe, écueils à bâbord et à tribord. Il s'agit de défendre sa peau et de prouver que les restes des Frères de la Côte, ça vaut encore quelque chose ! C'est pas la peine de vous masquer la vérité : nous sommes flambés !

—Pour lors, dit Nordet en voyant Crochetout s'arrêter, branle-bas de combat. J'allume ma pipe : c'est la dernière !

—Commandant, dit Delbroy en s'arrêtant, il y a tout à supposer que les Anglais ne pouvant s'avancer sur nous qu'avec la marée haute ; les chouans attendront ce moment pour combiner l'attaque avec la leur. Evidemment ils ne savent pas d'une manière précise où nous nous sommes réfugiés, sans quoi ils se fussent contentés de bloquer par mer cette partie des falaises et de concentrer leurs forces sur terre au-dessus de nos têtes, au lieu d'occuper plus d'une lieue d'étendue.

—Sans doute, dit Crochetout.

—Donc, commandant, nous avons devant nous et de l'espace et du temps pour rendre notre défense plus terrible, car la marée ne sera pleine qu'avec le retour du soleil.

Crochetout fit un signe affirmatif.

—Tu m'as deviné, Delbroy, dit-il.

Puis, s'adressant aux autres :

—Si nous avions de la poudre et des vivres, nous tiendrions ici tant qu'un seul serait vivant, dit-il. Des vivres, la mer pourrait nous en donner ; mais de la poudre... Enfin, il faut brûler celle que nous avons. Nous sommes dix, mes vieux ; quand un Frère de la Côte est décidé à mourir, il vaut bien quatre terriens à lui tout seul, c'est quelque chose... Hervey, Nordet, descendez et explorez la plage autour de nous, vous viendrez me faire vos rapports. Allons, enfants, ouvre l'œil et tiens bon ! Les vieux de la *Brûle-Gueule* nous ont appris comment on avalait la gaffe... Delbroy, examinez un peu la solidité des roches qui bordent l'ouverture de la caverne. Cartahut, dispose ici nos armes et nos munitions. Toi, Fignolet, prends cette peau de bique et va l'emplier à la source qui est là, dans le sable, derrière cet écueil. Vous autres, ramassez-moi le plus de pierres aigues et solides que vous trouverez ; disposez-les là dans cet angle, à ma droite... Compris, hein ? Allons, matelots, c'est le dernier branle-bas, qu'il soit soigné !

Tous s'étaient précipités ; ils étaient là dix hommes qui allaient mourir, qui savaient n'avoir devant eux que quelques heures d'existence, et pas une expression de regret n'était sur ces mâles physionomies, pas un sentiment de crainte n'agitait ces natures de bronze.

Nordet et Hervey s'étaient laissés glisser sur le sable de la plage et se disposaient à chercher tout ce qui pouvait contribuer à la défense.

Pipe à tribord, chique à bâbord, le vieux maître, lançant d'instant en instant un regard fauve sur la ligne des embarcations anglaises, grommelait quelques jurons énergiques. Puis il faisait claquer ses doigts avec un mouvement d'épaules.

—Une corvette grée comme pas une, murmurait-il, un commandant plus vrai matelot que tous les maîtres d'équipage de Brest et de Lorient, deux cents Frères de la Côte, le nanan des lascars... et tout ça rasé, toisé, coulé, déralingué. Cré mille millions de n'importe quoi !... et tout ça, parce que le chat du bord est mort, et il y en a qui n'y veulent pas croire !... Et Kernoué... un matelot, quoi ! la boussole détraquée, avariée, affalée dans la vase jusqu'au dessus de la flottaison... c'est lui qui a relevé File-en-Vrac. J'y avais largué qu'est-ce qui en retournerait, et puis... arrive en plein !... comme si on avait chanté la romance du Juif-Errant. Et mon lieutenant qui...

Nordet s'était arrêté devant un quartier de falaise s'élevant perpendiculairement comme une haute colonne dont le sommet eût eu le double du volume de la base ; cette base reposait sur une pierre que le flot avait minée et dans laquelle il avait formé une crevasse large et profonde à y mettre les deux mains.

Le vieux maître tourna autour de ce bloc colossal qui se dressait à une courte distance de la caverne.

—Cré millions de... murmura-t-il en se grattant l'oreille, deux livres de poudre dans ce trou, bien goudronné, bien calfaté, avec une mèche dans un tube imperméable, et on aurait de l'agrément que je dis... on attirerait les goddems dans les eaux, et puis... Oui, mais de la poudre... Pas de trop ! J'en ai tant brûlé avec la corvette... Cré... je ne sais quoi ! on ne peut donc pas se payer son genre d'agrément avant de...

Nordet s'arrêta dans ses réflexions pour se donner un coup de poing sur le crâne :

—Minute, dit-il, j'ai relevé le plan !

Et il ajouta, en levant les yeux vers le ciel avec une expression de colère sourde :

—Ah ! si le chat du bord n'était pas... .

Le vieux maître revint d'un pas rapide vers la caverne.

XVII

DANS LES GENÊTS.

Pour se faire une idée de ce que sont les forêts de genêts, il faut avoir visité la Vendée et la Bretagne, la Bretagne surtout où le genêt croît dans des conditions véritablement exceptionnelles. Ce sont des fourrés inextricables qui s'étendent sur des landes immenses et qui généralement couronnent les falaises.

Mais si les genêts sont communs dans la Cornouailles, quelle expression trouver pour dire la proportion dans laquelle on les rencontre dans la presqu'île du Camaret ? Evidemment à une époque reculée cette flèche de terre lancée dans la mer a dû être entièrement couverte de genêts ; les places défrichées sur lesquelles on a bâti des villages ont été rendues libres par la main des hommes ; mais telle est la vigueur de la plante qui couvre le sol que, si on ne s'opposait pas à son envahissement, elle reprendrait la place qu'on lui a arrachée par force.

Ainsi, à l'extrémité de la presqu'île, le sommet de la falaise présente l'aspect d'un véritable champ d'herbes immenses qui s'étendent à perte de vue.

Cette nuit-là, et quelques instants avant que Crochetout et Delbroy n'eussent aperçu la ligne des embarcations anglaises, un homme, marchant d'un pas rapide, longeait cette route, creusée dans la falaise, qui descend d'un côté à la pointe de la Chèvre pour, de l'autre, remonter jusqu'au Camaret.

Cet homme était de taille élevée, il portait un grand chapeau aux bords plats rabattus sur le visage. Son corps était enveloppé dans les plis d'un énorme manteau noir.

Arrivé aux deux tiers de la route à peu près, il tourna à gauche, gravit lentement le talus et s'enfonça sous les genêts dont il écarta les tiges et les branches de la main droite pour se frayer un passage.

Il parcourut ainsi la longueur d'une centaine de pas environ, puis il s'arrêta et jeta un cri aigu ; un cri semblable lui répondit presque aussitôt. L'homme au manteau parut attendre, et il demeura immobile, rejetant en arrière les longs plis de son ample vêtement. Il avait la main gauche appuyée sur une courte carabine de chasse au canon de gros calibre.

Les genêts s'écartèrent doucement et la chétive silhouette du folgoat se dessina dans la nuit.

—Mes ordres sont-ils exécutés ? demanda l'homme au manteau.

—Tous, maître, répondit le nain de sa voix aigre.

—Les gars sont dans les genêts ?

—Ils ensèrent la crête de la falaise depuis les roches de Caro jusqu'à celles de Dinan.

—Ils sont assez rapprochés pour qu'on ne puisse passer entre eux ?

—Vous allez en juger, maître.

Et Algaric, portant la main à sa bouche, lança dans l'espace le cri de la chouette. Aussitôt un cri lui répondit, puis à ce cri en succéda un autre... et un autre... C'était le signal qu'avaient entendu Crochetout et Delbroy. L'inconnu fit un geste de satisfaction.

—Où sont les chefs ? demanda-t-il.
—Vincent est avec Yvanec et les autres à la butte du Bœuf-Rouge.

L'inconnu fit signe qu'il allait partir.

—Faut-il suivre le maître ? demanda Algaric.

—Non, retourne à ton poste et attends.

Puis arrêtant le folgoat du geste et se penchant vers lui pour lui parler de plus près :

—Séverin ? demanda-t-il simplement.

—Est avec moi.

—Est-il décidé enfin ?

—Oui.

—Il faut que celui qui nous gêne soit mort demain.

—Demain, Séverin tuera Philopon...

—Ou sera tué par lui, murmura l'inconnu ; dans l'un ou l'autre cas, c'est ce qu'il faut.

Puis après quelques instants de réflexion :

—As-tu fait parler Le Caër ?

—Je n'ai pas pu ! répondit Algaric.

—De sorte que tu ignores où sont Ninoro'h et Mariic ?

—Absolument, maître.

—Il faut le savoir.

—Je le saurai. Le Caër est parmi les gars.

—Et Jeanne ?

—Yvanec a juré de la punir.

L'inconnu fit un second geste d'approbation et, tournant sur lui-même, il s'enfonça dans les genêts, laissant le folgoat à la place où la conversation venait de s'échanger. Se frayant un chemin à travers les hautes herbes, il atteignait les abords d'une clairière, quand un homme surgit brusquement devant lui, un pistolet à la main.

—Bleu, feu ! dit l'inconnu.

L'homme abaissa son arme et ôta poliment son chapeau.

—Où monsieur veut-il que je le conduise ? demanda-t-il avec un respect, empressé.

—A la butte du Bœuf-Rouge.

—Faut-il prévenir les chefs ?

—Conduis-moi, tu t'arrêteras avant d'avoir atteint la butte.

Le paysan s'inclina et, marchant devant l'inconnu, il écarta les branches pour faire le passage plus libre. Tous deux s'avancèrent sans échanger une parole. Après cinq ou six minutes de cette marche difficile, le paysan s'arrêta.

—La butte est derrière ce bouquet de genêts, dit-il.

—Va prévenir Vincent que je l'attends ici, répondit l'inconnu.

Le paysan s'éloigna rapidement. Quelques instants ne s'étaient pas écoulés que M. d'Almoy s'avavançait son fusil à la main.

—Le comte d'Estournal ! dit-il avec un accent de profonde surprise ; depuis quand donc êtes-vous dans ce pays ?

—Que vous importe !...je suis ici depuis le jour où ma présence a été jugée être utile pour la cause du roi.

D'Almoy se recula.

—Se défie-t-on de moi ? dit-il avec un accent de hauteur.

—Qui vous fait penser que ma présence ici soit un signe de défiance ?

—Parce que M. de La Prévalaye et moi devions seuls commander dans la Cornouailles et, en vous voyant, je ne suppose pas que vous veniez vous mettre sous nos ordres ?

—Vous avez raison.

—Alors c'est nous qui nous trouvons sous les vôtres ?

—Vous l'avez dit.

—Et La Prévalaye consent ?

—La Prévalaye n'est plus à cette heure dans cette partie de la province.

—Où donc est-il ?

—Dans le pays de Tréguier ; il est parti il y a deux jours pour porter des secours à Cadoudal et à Châtillon qui viennent d'être battus par les bleus et qui sont traqués dans les bruyères de Saint-Brieuc.

—Et vous avez le commandement de la Cornouailles à sa place ?

—Oui.

Un silence suivit ces paroles. M. d'Estournal demeurait impassible et son regard clair et investigateur ne se détournait pas de son compagnon. Celui-ci, les sourcils froncés, se mordait les lèvres avec une expression de rage sourde.

—Monsieur, reprit d'Almoy, comme chef, vous ne trouverez pas étrange qu'avant de vous reconnaître pour supérieur je vous prie de me donner les preuves de ce que vous me faites l'honneur de me dire ?

L'homme au manteau fouilla aussitôt dans l'une des poches de son habit et en tira un papier tout constollé de cachets de cire qu'il remit à d'Almoy.

—Voici ma commission, signée de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois, dit-il. Lisez, monsieur.

D'Almoy ouvrit le papier et, allumant une lanterne qu'il portait suspendue à une des boutonnières de sa veste brotonne, il lut.

—Cette commission vous nomme chef de la Cornouailles depuis le 16 novembre ; il y a donc plus de quinze jours que vous commandez ici, et il n'y a que deux jours que La Prévalaye est parti, me dites-vous ?

—Je n'ai pas à répondre à votre observation. Refusez-vous, oui ou non, de m'obéir ?...m'acceptez-vous pour chef ?

—Ai-je le droit d'agir autrement ?

—Mais si vous aviez ce droit ?...

D'Almoy parut hésiter, puis redressant la tête :

—Vous savez bien que je vous hais ! dit-il d'une voix sourde.

—Je le sais, répondit d'Estournal toujours aussi calme ; alors...

—Je vous obéirai, monsieur, car je saurai faire taire mes sentiments personnels quand il s'agit de la cause du roi.

—C'est bien.

M. d'Estournal parut se recueillir, puis reprenant la parole :

—Vous avez fait cerner les falaises ?

—Sans doute : j'ai cru même que l'ordre transmis par Algaric venait de La Prévalaye.

—Cet ordre venait de moi.

—Il a été exécuté, ainsi que vous pouvez le voir.

—J'ai fait prévenir la flotte anglaise. A cette heure elle doit avoir mis toutes ses embarcations à la mer. Les bleus que nous poursuivons sont donc entourés. Il ne faut pas qu'un seul puisse échapper, vous entendez ? Ces hommes ont tous le secret des grottes, et ce secret doit être le nôtre et uniquement le nôtre, car notre sécurité peut y être attachée.

—Cela est vrai.

—Il faut donc que pas un de ces hommes n'échappe !

—C'est mon avis.

—Alors je puis compter sur vous ?

—Absolument, je vous donne ma parole qu'en ce qui dépendra de moi aucun des bleus ne sortira vivant de ces falaises.

—J'y compte. Maintenant vous savez qui a livré ce secret ?

—Jeanne, la fille d'Yvanec.

—Cette fille doit mourir.

—Yvanec a juré : il tiendra son serment.

—Vous devez y veiller !

—D'Almoy fit un signe affirmatif, puis regardant fixement le nouveau chef :

—Je vais faire proclamer votre nomination, général, dit-il, afin que tous nos gars puissent vous reconnaître.

D'Estournal tressaillit et saisissant le bras de d'Almoy :

—Ne faites pas cela, dit-il. Je dois rester inconnu ici : personne autre que vous et Algaric ne peut me connaître : je dois commander, mais conserver le plus strict incognito : il le faut pour les besoins de la cause que nous servons. Pour tous ceux qui nous entourent, La Prévalaye doit toujours être dans la Cornouailles...

—Ah ! fit simplement M. d'Almoy.

—Si vous avez besoin de communiquer avec moi, prévenez Algaric : lui seul sait où me trouver.

D'Almoy fit un signe d'assentiment.

—Maintenant, veuillez à l'exécution immédiate de mes ordres. Au lever du jour, tous les bleus doivent être anéantis, et avant quarante-huit heures Yvaneec doit avoir puni sa fille! Je vais passer mes instructions à la flotte anglaise... Encore une fois, que mon nom ne sorte jamais de votre bouche! Un dernier mot: Dans les circonstances actuelles, nous devons oublier nos haines personnelles, quitte à nous souvenir plus tard... Est-ce votre avis.

D'Almoy secoua la tête:

—J'ai trop bonne mémoire pour faire une telle promesse dit-il.

D'Estournel fit un geste d'indifférence.

—Comme vous voudrez, répondit-il.

Saluant d'Almoy, il tourna sur lui-même et s'enfonça rapidement dans les genêts: d'Almoy le suivit d'un regard ardent:

—Oublier ma haine! murmura-t-il. Allons donc! Est-ce possible?

Et après un moment de réflexion:

—Il n'a pas une seule fois parlé de Philopen, reprit-il. Ce que je pense serait-il donc vrai? Oh! si cela était, je...

Il s'arrêta encore, puis rejetant son fusil sur l'épaule.

—Il faudra que je sache! dit-il avec un geste énergique.

FIN

La cinquième partie a pour titre: **A COUPS DE FUSIL**

— MAISON —
AU BON MARCHÉ ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente d'Automne

A UNE REDUCTION DIRECTE DE 50 P. C.

Grande Ouverture, LUNDI, le 14 NOVEMBRE

Tous manteaux, dolmans, cravates, palotots et ulsters, ainsi que tous manteaux d'enfants, réduits de 50 pour cent. Tous scalettes, draps ottomans, drap matelas, drap broché, tweeds à costumes et à manteaux, ainsi que toutes étoffes de fantaisie pour manteaux, réduits de 50 pour cent. Toutes nos soies noires et couleurs. Tous nos satins noirs et couleurs. Tous nos velours unis et brochés. Toute notre grande variété de peluches en soie dans toutes les nuances, réduites de 50 pour cent. Toutes nos étoffes à robes unies et de fantaisie. Tous nos cachemires noirs et de couleurs. Tous nos draps à costumes, réduits de 50 pour cent. Tous nos châles doubles. Tous nos châles de velours. Tous nos châles à l'épreuve de l'eau. Tous nos châles Pal-ley, réduits de 50 pour cent. Tout notre grand assortiment de lainage tricoté, réduit à 50 pour cent. Toute notre grande variété de tweeds français, écossais et canadiens, réduits de 50 pour cent. **Et toutes les lignes ci-haut mentionnées ont été réduites de 50 pour cent sans égard au coûtant.**

Venez tous vous convaincre de nos grandes réductions. Vente spéciale à prix réduit de Convertes, Confortables et Couvre-pieds.

Grande réduction sur tous nos tapis, tableaux, matras, poils, matings, franges, et autres.

Aussi—Tous nos PRELARTS réduits de 25 pour cent.

GRANDE VENTE A SACRIFICE

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

NOUS N'AVONS PAS DE SUCCURSALE

GASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les cheveux morts et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

OCCASION!!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne pourront plus être trouvés en librairie.

LA HAINE - - - 15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35 cts.
LES ORPHELINES - 15 cts.	Le Manoir Mystérieux - 10 cts.
LA FILLE DE CAÏN - 15 cts.	LE CHOLERA - 5 cts.
LE TRAITE DU CHEVAL, 5 cts.	

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.

S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

EDWARD STUART

1851—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.

Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.

Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

MEUBLES!

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Loterie Nationale de Colonisation!

TIRAGE DU 16 NOVEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

Se porte Est de la Côte St Lambert

MONTREAL